LE

COUSIN PONS

DRAME EN CINQ ACTES

D'APRÈS LE ROMAN DE

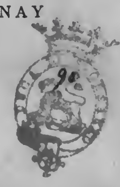
H. DE BALZAC

PAR

ALPHONSE DE LAUNAY







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

LE

COUSIN PONS

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Cluny, le 14 avril 1873.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAT

LE COUSIN PONS

DRAME EN CINQ ACTES

D'APRÈS DE ROMAN DE

H. DE BALZAC

PAR

ALPHONSE DE LAUNAY



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

PERSONNAGES

PONS, musicien collectionneur	MM.	Charly.
SCHMUCKE, musicien		Fleury.
GEORGES BRUNNER		Ariste.
REMONENCQ, ferrailleur		Gay.
FRAISIER, homme d'affaires		Berthet.
POULAIN, médecin		Olona.
LE COMTE POPINOT		Blunio.
ELIE MAGUS		Lecœur.
TROGNON, notaire		Farré.
HENNEQUIN, notaire		Nanois.
LE JUGE DE PAIX		Marquis.
BERTHIER		Brulé.
UN AGENT DE POLICE		Richard.
MADAME DE MARVILLE	Mmes	Moina Clément.
CÉCILE, sa fille		O. Vial.
LA CIBOT, concierge		Bovery.
OLGA		Oppenheim.
MADAME CARDOT		Blanche Verteuil.
MADAME CHIFFREVILLE		De Quercy.
MADELEINE, servante chez Mme de Marville		Philibert.
Deux Domestiques.		

La scène se passe à Paris vers 1836.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Richard, régisseur général du Théâtre de Cluny.

LE COUSIN PONS

ACTE PREMIER

Chez Pons. — La maison de la rue de Normandie. — Rez-de-chaussée. — Salle à manger de l'appartement de Pons et Schmucke. — Au fond deux fenêtres grillées donnant sur la rue. — Tapisseries de haute-lice pour rideaux. — A travers les fenêtres ouvertes on aperçoit en face, de l'autre côté de la rue, une boutique de bric-à-brac portant pour enseigne : REMONENCQ, FERRAILLEUR. Deux portes à droite, celle du premier plan conduisant dans le salon de Pons. — A gauche, une porte, premier plan ; porte d'entrée, deuxième plan. — Meubles de chêne sculpté. — Tableaux aux murs : quelques-uns de ces tableaux couverts d'une serge verte. — Consoles, étagères surchargées de curiosités. — Au-dessus de la table à manger, un petit lustre flamand, en cuivre.

SCÈNE PREMIÈRE

SCHMUCKE, MADAME CIBOT.

SCHMUCKE.

Oui, ma bonne madame Cibot! un bon déjeuner bien fin pour ce bon ami Pons; vous savez qu'il aime les bonnes choses.

LA CIBOT.

Oui, oui!.. c'est n'une gueule fine!...

SCHMUCKE.

C'est un cœur d'or, voilà tout. Allez au Cadran Bleu, demandez un petit déjeuner fin, des anchois, du macaroni; un repas de Lucullus!

LA CIBOT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SCHMUCKE.

Tout ce qu'il y a de meilleur en friandises; comme des croquettes de riz et du lard fumé; payez, ne dites rien; je vous rendrai tout l'argent demain matin.

LA CIBOT.

Ah! vous n'êtes n'un amour d'homme, vous... Dieu! l'aimez-vous assez, votre ami!... et qu'il le mérite bien aussi!.. mais dame, qu'il n'aime trop à gobichonner les bons petits plats soignés!

SCHUMCKE.

Je voudrais être assez riche pour le faire vivre tous les jours comme ça! (Avec joie.) Il va dîner ici maintenant, avec son bon ami Schmucke, ma bonne madame Cibot!... Pauvre ami! c'est pour moi qu'il consent à ne plus dîner en ville comme il le faisait, chez des gens qui lui font payer bien cher son dîner, allez!

LA CIBOT.

Pardine! pour trois francs, sans le vin, je puis vous faire tous les jours, pour vous deux, un dîner n'a licher les plats.

SCHMUCKE.

Le fait est que je dîne mieux avec ce que vous me cuisinez, que les gens qui mangent le fricot des ministres.

LA CIBOT.

Allons, c'est entendu! n'on vous le soignera, votre bichon! (Entr'ouvrant la porte d'entrée à la cantonade.) Cibot, cours commander deux demi-tasses au café Turc pour dans n'une heure!. Et dis au garçon de fourneau que c'est pour moi!

SCHMUCKE, sautant de joie.

Vive madame Cibot! elle m'a deviné!.. Voyez-vous, moi, aussi, je lui prépare une surprise.... et qui lui fera bien plaisir!.. je vais bien vite faire ma petite course : je serai ici avant lui!.. Adieu, ma bonne madame Cibot.

Il sort.

LA CIBOT.

N'allez donc, n'amour d'homme.

SCÈNE II

LA CIBOT, seule.

Mes messieurs sont-ils donc devenus millionnaires?.. Tiens, tiens!.. faut-il ne rien gagner au dîner de monsieur Pons et l'attacher à son ménage? Car, n'enfin, depuis qu'ils sont venus ici, tous les deux, et qu'en qualité de concierge de la maison je fais leur ménage et leur déjeuner, nous n'avons bien plus de quatre mille francs ed' placés! Mais n'enfin, nous n'avons pas de rentes et voilà la bonne du premier, qui n'a que huit ou dix ans de service et qui n'est couchée sur le testament de son monsieur pour un viager de cinq cents francs.

Il ne nous arrivera donc jamais, à nous autres, d'être couchés sur des testaments ? Il n'y a qu'heur et malheur !.. Il y a bien Remonencq, le marchand ferrailleur d'en face... celui qui en tient pour moi... il prétend comme ça qu'il y en a pour de l'argent, ici ! Si c'était vrai ! . je me suis bien fait faire les cartes par madame Fontaine, mais faudrait que j'aie le grand jeu !.. Y avait n'une mort. — C'est-y Cibot ? C'est-y l' papa Pons ? tous les deux déménagent... déménagent ! faudrait se presser ; car enfin, il n'est pas juste que j'aie passé ma vie à dorloter ces deux vieux comme des enfants, pour me voir à l'heure de ma mort sur un grabat d'hôpital. Y avait des trèfles aussi... tous les trèfles !.. de l'argent... beaucoup d'argent !.. V'là qui me met du baume dans le cœur... Faudra que j'aille consulter monsieur Fraisier, l'homme d'affaires du quartier. Avec tout ça, je ne fais pas le ménage et mes messieurs vont rentrer !..

Elle se met à épousseter et à balayer, tire les rideaux et ouvre les fenêtres. En les ouvrant, elle aperçoit Remonencq qui colle sa figure aux barreaux de fer.

SCÈNE III

REMONENCQ, MADAME CIBOT.

LA CIBOT, effrayée.

Ah ! vous m'avez fait peur !

REMONENCQ, patois auvergnat.

Fouchtrrra ! la belle voisine, vous êtes bien longue à ouvrir votre fenêtre ce matin !... c'est-il que vous ne voulez pas voir le voisin qui en tient pour vous ?

LA CIBOT.

Taisez-vous donc, enjôleur.

REMONENCQ, avec un soupir.

Ah ! madame Cibot ! si vous vouliez me laisser votre rabougri d'homme qui s'en va par les jambes et qui n'en a pas pour un an dans le corps, et m'écouter !... avec ce que je vois là-dedans, tenez !... et en montant un coup comme il faut... il y aurait de quoi prendre à nous deux une belle boutique sur le boulevard et faire la nique à tous les marchands de curiosités de Paris, à Elie Magus lui-même ! (La Cibot s'est rapprochée de la fenêtre. Remonencq passe son bras à travers les barreaux et lui tape sur l'epaule, en poussant un gros soupir.) Ah ! méchante !... vous ne comprenez pas nos intérêts.

LA CIBOT.

Finissez donc vos cajoleries, vous ! vous n'êtes n'un débauché,

que ça me compromet dans le quartier et si mon homme vous voyait! Dieu de Dieu!... lui qui n'est jaloux comme n'un tigre!... Et puis, quoi donc que vous avez toujours n'a badiner sur ces bêtises qui sont là-dedans?

REMONENCQ.

Je badine si peu, que nous causerons de la chose et que si ce brave monsieur veut une rente viagère de cinquante mille francs!...

LA CIBOT.

Y pensez-vous?... cinquante mille francs de viager?... Est-ce que monsieur Pons peut avoir une pareille fortune et mener la vie qu'il mène! il n'a pas cent francs chez lui!

REMONENCQ.

Les amateurs sont tous comme ça!... mais un monsieur, là, sur le pas de votre porte, lui a proposé sept cent mille francs et seulement des tableaux.

LA CIBOT, atterée, se parlant à elle-même.

Sept cent mille francs!... ah! le bon Dieu, sait bien que je n'ai n'une centime à autrui!... Mais si les cartes disent vrai!... je ne tirerai plus longtemps le cordon!

REMONENCQ, à part.

J'ai joliment allumé la Cibot!... Et donc y aura quelque chose à faire là-dedans? (Haut.) Si seulement vous vouliez me laisser amener mon expert...

LA CIBOT, vivement.

Oui, oui!... un de ces matins que mes messieurs n'y seront pas! prenez garde à présent, voici l'heure où ils vont revenir.

REMONENCQ.

Et lâchez-moi donc votre Cibot, voisine!... un propre à rien!

LA CIBOT, levant le bras comme pour le frapper, mais en riant.

Voulez-vous bien vous taire, débauché!..

REMONENCQ.

Ah! fouchtrrra!... le beau bras!... c'est-y blanc!...

LA CIBOT, riant et lui donnant une tape.

Allez-vous finir, petit galopin! (Elle ferme la fenêtre, seule.) Ah! mais oui, je vais consulter monsieur Fraisier; car enfin ce serait n'un métier de dupe que de laisser filer une fortune comme ça à des étrangers sans que mes soins de six années soient récompensés!... nous ne sommes pas des chiens non plus!... Ah! voyez-vous ce vieux grigou! qu'il ne m'avait tant seulement jamais parlé de m'avantager sur son testament!... Crevez donc à la peine, pour voir tant d'ingratitude!.. (On entend tourner la clef dans la serrure.) Ah! voici sans doute

monsieur Schmucke!... justement!... Eh bien, quoi donc, avec une jeunesse?... Ah! ben! ah! ben! est-ce que mes vieux iraient se déranger?

SCÈNE IV

SCHMUCKE, OLGA, LA CIBOT.

SCHMUCKE.

Entrez, entrez, ma petite Olga! entrez, vous êtes chez vous maintenant.

LA CIBOT, à part.

Chez elle! ah! ben, ah! ben! en voilà du nouveau!

OLGA.

Oh! mon bon monsieur Schmucke! comment pourrai-je donc vous remercier?

SCHMUCKE.

De faire cette bonne surprise à Pons? allons donc! vous allez voir comme il va se mettre de moitié dans ma joie! Et puis vous allez remplir la maison, vous!... moi je ne suffisais pas! Vous, vous allez le retenir chez lui, et il sera bien heureux!.. oh! ma bonne madame Cibot, qu'il va être heureux, mon pauvre Pons! (Bas.) Vous avez bien fait venir tout ce que je vous ai dit?

LA CIBOT.

C'est-à-dire que ça va n'être un repas des dieux!.

SCHMUCKE.

Bonne femme! cœur sublime!.. mettez le couvert, ma bonne madame Cibot,.. Voici Pons qui va rentrer!

LA CIBOT.

Laissez-moi faire, il n'attendra pas.

Elle met le couvert, sort et rentre apportant des plats.

SCHMUCKE.

Vous mettrez un couvert de plus... pour notre enfant.

LA CIBOT, à part.

Leur enfant! Ah! quel malheur!.. un péché de jeunesse!

OLGA.

C'est un rêve que vous me faites faire là, monsieur Schmucke! Vous avez pu penser à moi, vous! à la pauvre orpheline si cruellement éprouvée!.. je n'avais plus ni parents, ni asile, et je priais bien Dieu qu'il me réunît aux chers morts que je pleure! Mais le bon Dieu ne l'a pas voulu, puisqu'il vous a envoyé vers moi!..

SCHMUCKE.

Le bon Dieu, mon enfant, a été plus bienfaisant pour nous

encore que pour vous, puisqu'il laisse votre jeunesse venir réchauffer notre solitude. D'ailleurs vous savez bien que lorsque j'allais chez votre pauvre père, vous étiez grande comme cela,... je vous prenais sur mes genoux, je mettais des marguerites dans votre jolie chevelure blonde et je vous admirais comme cela, sans rien dire. Il me semblait voir passer devant moi le génie de ma pauvre Alsace!.. Ah! ma pauvre Alsace!.. (Moment de silence.) Eh bien, si vous me la rappeliez, petite Gretchen chérie, est-ce que je ne serais pas toujours votre obligé?

OLGA.

Oh! mon bon monsieur Schmucke, vous êtes un ange de bonté, je le sais bien!.. Dites-moi ce qu'il faut faire pour vous récompenser de vos bienfaits?.. Je les ai acceptés, oh! bien vivement, parce que j'avais peur là-bas, toute seule, dans cette grande chambre où l'on a rapporté il y a quelques jours mon pauvre père mourant, où j'ai reçu son dernier soupir avec son dernier baiser!.. Oui, j'avais peur de la nuit, du silence... et aussi de la misère qui frappait à ma porte et qui aurait pu me souffler de mauvais conseils. (Avec effusion et portant à ses lèvres les mains de Schmucke.) Oh! merci, merci encore, monsieur Schmucke!

SCHMUCKE.

Bonne petite fille! (A part). Elle me met les larmes aux yeux!..

OLGA.

Mais puisque vous êtes seuls avec monsieur Pons, j'ai ma place toute trouvée près de vous, puisque vous voulez bien m'offrir l'hospitalité! laissez-moi être votre servante, la gouvernante de votre ménage. Vous verrez comme je vous soignerai!.. et de quel cœur!.. Ah! je sais travailler, allez!.. J'y suis bien habituée!.. et je serais si heureuse d'être utile à mes bienfaiteurs!..

LA CIBOT, qui a entendu les derniers mots d'Olga.

Eh bien! n'et moi, donc!

SCHMUCKE.

Oui, oui, allez, mon enfant!... nous avons madame Cibot, une femme excellente qui nous soigne comme si nous étions sa famille.

LA CIBOT.

Et ça depuis dix ans, mademoiselle! c'est mes vrais enfants, ça! N'alors vous sentez bien que mes messieurs n'ont pas besoin d'une servante!

SCHMUCKE.

Non, non, ma bonne madame Cibot! nous savons ce que nous vous devons!

OLGA.

Oh ! madame, c'était mon désir d'être utile à mes bienfaiteurs qui me faisait faire cette proposition !

LA CIBOT.

Allons donc !... (*A part à Schmucke, et regardant Olga en clignant de l'œil.*) Ah ! cachotier de monsieur Schmucke ! vous ne m'aviez pas parlé de celle-là ! une belle jeunesse !.. Nous y pensons donc encore ?

SCHMUCKE.

Que voulez-vous dire, madame Cibot?

LA CIBOT, *même jeu.*

N'allons donc !.. Est-ce que je ne sais pas ce que parler veut dire ? moi l'ancienne belle écaillère, dont les yeux ont ouvert autant de cœurs que ces bras-là ont ouvert d'huîtres !.. On ne m'en conte pas à moi !

SCHMUCKE.

Mais !..

LA CIBOT, *haut.*

Tenez, voilà qui est servi ! et regardez-moi si ce n'est pas là un festin de prince ! (*On entend se moucher fortement à la porte d'entrée.*) Ah ! j'entends le cor de chasse à monsieur Pons !

SCHMUCKE, *vivement et allant à la porte.*

Pons ! Ah ! le voici enfin ! Olga ! Olga, venez ici, et cachez-vous.

Il la fait entrer, premier plan à droite.

LA CIBOT, *à part.*

Qu'est-ce que ça peut être que cette jeunesse ? à coup sûr une ennemie dans la place ! ah ! nous verrons bien !...

Elle sort.

SCÈNE V

SCHMUCKE, PONS, BRUNNER, OLGA, *de temps en temps,* MADAME CIBOT.

SCHMUCKE, *à Pons qui entre suivi à quelque distance de Brünner.*

Ah ! mon bon ami !.. je t'attendais avec bien de l'impatience.

Entre Brünner.

PONS, *très-joyeux.*

Et moi, j'avais hâte d'arriver aussi va... Eh bien, tu ne vois donc pas notre ami ?

BRUNNER.

Eh ! Schmucke !.. mon vieil ami.

Il lui serre la main.

SCHMUCKE.

Brünner ! ah ! quel bonheur de vous serrer la main ! (A Pons.) Tiens, on dirait que j'ai deviné cette bonne visite !.. regarde-moi ce déjeuner !

PONS.

Ah ! il s'agit bien de déjeuner, ma foi ! Vite, enlevons tout cela, mon vieux !.. enlevons, enlevons, nettoyons !.. Il se passe des événements à bouleverser des empires ! ah ! bien oui, déjeuner !

SCHMUCKE, douloureusement.

Oh ! (Allant découvrir les plats.) Mais vois donc, Pons... vois donc, toi qui aimes les bons mets, comme tu aimes les beaux tableaux... Vois-moi donc ces plats !.. sens-moi donc cette odeur !

PONS.

Plus tard, plus tard ! je t'expliquerai tout !

SCHMUCKE.

Et moi qui t'ai préparé aussi une surprise !.. une bonne surprise !.. (Le tournant vers Olga qu'il a été chercher.) Regarde donc !

PONS.

Olga ! ma petite Olga !.. oh ! pauvre enfant !... vous avez été bien malheureuse, pauvre petite !

Il l'embrasse au front.

OLGA.

Oh ! oui, allez, monsieur Pons !

BRUNNER, à part.

Quelle charmante jeune fille !.. c'est une rêverie de Scheffer !.. le modèle de Mignon.

PONS.

Et quelle bonne pensée vous a amenée près de nous, chère petite ?

SCHMUCKE.

Ah !.. c'est moi qui vais te dire cela !.. Ecoutez Brünner, voulez-vous ? d'abord je vous présente notre enfant d'adoption !.. car à partir d'aujourd'hui, c'est notre enfant, Pons !

PONS.

Bah !.. mais oui, mais oui, c'est notre enfant !.. le voulez-vous, Olga ?

OLGA.

Oh ! monsieur Pons !

SCHMUCKE.

Vous voyez bien cette belle enfant blonde, Brünner ? Eh ! bien, elle est la fille d'un brave et honnête homme qui était machiniste au théâtre où nous sommes, lui chef d'orchestre, et moi musicien !... il y a un mois environ, le pauvre homme

est tombé d'une frise et a laissé orpheline cette chère petite qui pleurait sa mère depuis deux ans ; alors je me suis dit : Pons ne voudra pas de cela ! Pons est un grand cœur qui souffrirait trop de cette affreuse misère ; il faut aller chercher cette enfant !.. C'est la pensée de Pons qui m'a inspiré et j'ai amené Olga ici ! Ai-je bien fait, Pons ?

PONS, lui prenant la main.

Tu es bon comme Dieu, mon ami ! tu vaux mieux que moi ; c'est bien ta pensée à toi tout seul qui t'a guidé ! merci de m'associer à ta bonne action ! Olga, mon enfant, ratifiez-vous le projet de Schmucke ?.. voulez-vous essayer de trouver dans deux pères la monnaie de celui que vous avez perdu ?

OLGA.

Oh ! monsieur Pons !

SCHMUCKE.

Appelez-le papa Pons !..... vous m'appellerez tonton Schmucke.

BRUNNER.

C'est beau ce que vous avez fait là, Schmucke !.. (A Olga.) Mademoiselle, il m'avait suffi de vous voir pour vous admirer ! votre infortune commande mon respect et je serais bien heureux si je pouvais vous prouver l'intérêt que vous m'inspirez. Malheureusement je crains bien que ces deux cœurs dévoués qui vous ont adoptée ne me laissent rien à faire !

OLGA.

Merci, monsieur !.. tout cela est un rêve que Dieu m'envoie parce que je l'ai beaucoup prié.

PONS.

Allons, allons, bonne journée !.. Schmucke, dis à madame Cibot d'emporter tout cela et aide-moi à nettoyer dare dare.

SCHMUCKE.

Madame Cibot !...

Il lui fait signe d'emporter la table.

OLGA.

Ah ! ceci c'est mon affaire, si vous le permettez !..

Elle aide madame Cibot à emporter la table premier plan gauche.

SCHMUCKE.

Mon cher Brünner, permettez-moi donc de vous féliciter !. j'ai appris avec bonheur que vous êtes plusieurs fois millionnaire.

BRUNNER.

Oui ! et ma foi, je peux bien m'en féliciter aussi, car vraiment, quoique ce soit une mort qui m'ait rendu riche, je ne

me suis pas trouvé assez bon chrétien pour m'en plaindre.

PONS.

Je le crois bien! c'est sa marâtre qui lui a fait ce beau coup-là!

SCHMUCKE.

Je sais combien elle vous a fait souffrir.

PONS.

Mais grande nouvelle, mon bon Schmucke! Brünner va se marier! il se marie!... (Bas.) Je le marie!

SCHMUCKE.

Bah!

BRUNNER.

Eh! mon Dieu oui!... Tenez, mon vieux Schmucke, vous savez si j'ai été heureux dans ma vie! j'ai été élevé par une belle-mère et Dieu seul pourrait dire les mauvais traitements que j'ai endurés!... J'ai tant souffert par cette femme que je me suis pris à croire que le ciel qui est juste me doit une compensation, et que la femme sera l'instrument qu'il emploiera pour cela!... aussi ai-je résolu de me marier!... il me semble que je trouverai là tous les honneurs qui m'ont manqué... J'ai une très-grande fortune, mais j'ai vécu si longtemps dans la misère que je ne saurais faire usage utile de la richesse; une femme me dirigera; elle me rendra service et, de plus, elle est bien capable de me vouer encore un peu de reconnaissance pour cette fortune que je lui ferai partager et qui, dit-on, est pour beaucoup dans les félicités de ce monde! Je crois que je vais être très-heureux!

PONS.

Hein? est-ce assez bien raisonner?

SCHMUCKE.

Mais oui, mais oui!

BRUNNER.

Maintenant comme, grâce au malheur et à l'expérience, le rêveur chez moi est doublé d'un homme d'affaires, j'ai partagé mes capitaux et gardé une poire pour la soif; j'ai commandité de deux millions un brave garçon, mon ami, mon compagnon de misère, qui fonde une maison de banque, et j'ai conservé l'autre moitié de ma fortune à mon apport de mariage.

PONS, le prenant à part..

A propos de cela... tu permets, Schmucke!... j'avais oublié de vous dire que madame de Marville m'a parlé d'une condition; comme elle donnera par contrat sa terre de Marville à Cécile, elle désire la marier sous le régime dotal; vous auriez alors à placer un million en terres pour augmenter Mar-

ville en constituant un immeuble dotal qui mettrait l'avenir de sa fille et celui de ses enfants à l'abri des chances de la banque.

BRUNNER, *à part.*

Mais elle va très-bien, cette madame de Marville!... (*Haut.*) Mon cher Pons!... il sera fait comme votre cousine l'entend!

PONS.

Merci!

BRUNNER.

Mais, mon ami, vous avez des œuvres splendides, ici... laissez-moi donc regarder tout cela!... Vous savez que je suis un admirateur de toutes ces belles choses du passé!

PONS.

Oui, oui, vous me comprenez, vous! vous êtes un enthousiaste d'art!... mais ceci n'est que l'antichambre de ma galerie!... tenez, par ici!... Oh! je n'y laisse pas entrer de profanes!

BRUNNER.

Merci! je vais m'en donner à cœur joie!

PONS.

Ah! mes tableaux!... vous allez les voir!... ils vont vous sourire, car ils reconnaîtront en vous un familier!... (*Il entr'ouvre la porte du salon.*) C'est une infidélité qu'ils vont me faire!... Enfin...

BRUNNER, *regardant la porte du salon, et comme ébloui.*

Ah! Dieu! quels trésors!... Un Sébastien!... un Sébastien Del Piombo.

Il entre précipitamment.

PONS, *avec enthousiasme, revenant vers Schmucke.*

Il ne s'est pas trompé, lui!... Quel homme charmant!...

SCÈNE VI

PONS, SCHMUCKE, OLGA.

OLGA, *sortant de gauche un plumeau à la main.*

Monsieur Pons, y a-t-il encore quelque chose à faire?... Ah! d'abord, il faut bien vous habituer à accepter mes services, ou, moi, je n'accepterai rien.

SCHMUCKE.

Bonne petite fille!

PONS.

Eh bien, mon enfant, voyez donc, je vous prie, dans cette chambre, enlevez les housses et passez-moi le plumeau bien doucement sur les émaux et les pâtes tendres de Sèvres!..

Ah! prenez bien garde, chère petite!... Tenez, cela se fait comme ça, voyez-vous, bien légèrement, bien légèrement. (Il prend le plumeau et nettoie un cadre.) Pour les porcelaines, prenez la petite houppe en duvet de cygne qui est sur la crédence!...

OLGA.

Bien!... soyez sans crainte!... je n'ai pas la main malheureuse!...

Elle sort dans la deuxième chambre de droite.

SCHMUCKE.

Pons!... mon bon Pons!... nous sommes seuls!... je suis sur des charbons ardents!... raconte-moi donc ce qui te rend bien heureux!... car tu sembles bien heureux!...

PONS.

Oui!... je le suis!...

SCHMUCKE.

Tant mieux!... Eh bien, moi aussi, alors!... et pourtant, je ne sais, mais quelque chose me dit que ce bonheur-là va me coûter celui que j'avais rêvé!... mais cela ne fait rien, va, si tu es content.

PONS.

Pauvre ami!... Eh bien, sache donc que j'ai rencontré monsieur de Marville, mon cousin!...

SCHMUCKE, vivement.

Pons!... Tu vas retourner chez eux!... cette vie à nous trois que j'avais préparée, tu n'en veux plus!...

PONS, embarrassé.

Mon ami!... je... je ne puis guère me dispenser de retourner chez eux... enfin ils sont ma famille.

SCHMUCKE.

Ta famille... des gens qui t'ont méconnu et qui pour quelques dîners qu'ils te donnent se croient autorisés à te traiter comme un parasite!... Oh, grand Dieu! ta famille, ces gens qui te jettent à chaque instant des graviers dans le cœur... Non, ces gens-là ne sont pas ta famille!... Ta famille, elle est ici!... c'est ton musée que tu aimes tant!... c'est madame Cibot qui te dorlotte comme un enfant gâté .. c'est notre petite Olga qu'il nous faut à présent aimer et protéger!... c'est moi, enfin, moi, ton pauvre vieux Schmucke, ton frère, mon bon Pons, ton frère de cœur!...

PONS.

Oui, sans doute!. .

SCHMUCKE.

Ainsi tu ne vas plus dîner ici tous les jours comme tu me l'avais promis!... Oh!... tu ne trouves donc pas la cuisine de madame Cibot assez bonne.

PONS, *souriant.*

Il ne faut pas se dissimuler que celle de ma cousine est meilleure!...

SCHMUCKE.

Moi, je me trouve nourri comme un prince!...

PONS.

Oh! toi, tu ne connais pas les petitesses de notre misérable nature!... cher grand enfant!... tu consentirais à manger du pain sec toute ta vie pour avoir le droit d'aimer ton Pons!... Mais vois-tu, moi, je me suis frotté à la vie des riches et je ne vois pas les choses avec la même candeur que toi!... je n'ai jamais été beau...

SCHMUCKE.

Mais si, tu as dû être joli garçon!..

PONS.

J'ai toujours été laid comme une chenille!.. je n'ai jamais été aimé; les femmes détournaient la tête quand j'arrivais; privé de cette partie du bonheur humain que rien ne remplace, j'ai bien été obligé de me rejeter sur d'autres jouissances : je suis devenu collectionneur et gourmand!!!

SCHMUCKE.

Gourmand!... gourmand!.. tu aimes les bonnes choses, c'est bien naturel!..

PONS.

Non!.. gourmand, te dis-je!.. et je ne m'en défends pas!..

SCHMUCKE.

Ah! quel dommage que je ne sois pas riche!.. tous les jours je te donnerais des repas de roi!

PONS.

Tant que j'ai eu une valeur artistique, ça a bien marché; mes romances se chantaient, j'accompagnais les demoiselles au clavecin et mon rond de serviette était mis partout!.. Alors j'étais un oiseau picoreur et je donnais une chanson pour tout remerciement!.. mais aujourd'hui je suis vieux, la musique nouvelle nous a détrônés, et dame, on oublie un peu le vieux musicien!..

SCHMUCKE.

Ah! tiens, ne parlons plus de cela! ce sont tous des bêtes!.. Enfin tu as rencontré ton cousin monsieur de Marville?..

PONS.

Oui, tu sais, après cette malheureuse aventure de l'autre jour où l'on m'avait fait sentir, — du moins, je le croyais, — que ma présence devenait ennuyeuse, je m'étais retiré sous ma tente; monsieur de Marville m'a demandé la raison de ma disparition!.. Oh! j'ai été très-digne, mon ami, mais

très-digne !.. Je lui ai dit que je ne demandais rien à personne, et que si, pour quelques politesses qu'on me faisait, et que je rendais de mon mieux, on me supposait taillable et corvéable à merci, j'aimais mieux donner ma démission de pique-assiette.

SCHMUCKE.

C'est très-bien, cela !

PONS.

Oh ! mon ami, mon cousin de Marville a été bien peiné !.. Figure-toi que c'était tout simplement une sorte de conspiration de la cuisinière et des domestiques contre moi ; mais on m'a fait des excuses !... et vraiment j'ai été bien touché des caresses que m'ont faites madame de Marville et sa fille !..

SCHMUCKE.

Oui, oui, tu es un enfant, toi !.. un artiste... qui ne crois qu'au bien et au beau !..

PONS.

Mais certainement !.. Et je me suis bien reproché ma sotte susceptibilité !.. aussi me suis-je mis immédiatement en quête d'un moyen de la leur faire oublier !..

SCHMUCKE.

Ah ! chère belle âme !.. tu rends le bien pour le mal, toi !..

PONS.

On n'a pas voulu me faire du mal, te dis-je !.. Eh bien, sais-tu ce que j'ai trouvé ?..

SCHMUCKE.

Quoi donc ?..

PONS.

Ah ! vois-tu ?.. ils auront d'immenses obligations à leur pique-assiette !..

SCHMUCKE.

Mais qu'est-ce donc, mon bon Pons ?..

PONS.

Ma petite cousine Cécile va avoir vingt-quatre ans ; elle n'est pas encore mariée ; son union avec le jeune vicomte Popinot a manqué parce que sa dot n'était pas assez ronde. Si je lui avais trouvé un mari, moi ?

SCHMUCKE.

Un mari ?..

PONS.

Brünner.

SCHMUCKE.

Brünner !

PONS.

Lui-même !.. Oh! je ne t'en ai rien dit tant que je n'ai pas eu de résultats certains !.. Aujourd'hui j'ai arrangé une présentation comme par hasard !.. et c'est pour cela que j'ai fait remporter le déjeuner !.. Dans un instant la comtesse sera ici, Schmucke !.. ici... chez son cousin Pons !.. Elle vient avec sa fille sous prétexte de visiter ma collection ; elle y trouvera Brünner comme par hasard ! tous les préliminaires sont arrêtés !.. ah ! je le disais bien, que c'était une belle journée !..

SCHMUCKE.

Mon bon Pons ! j'aimerais encore mieux te voir dîner ici tous les jours !

On entend un roulement de voiture.

PONS.

Attends donc !.. Est-ce que tu n'entends pas une voiture ?.. Si c'était déjà ma cousine !.. pense donc, madame de Marville ici !.. (Il va à la fenêtre et l'ouvre précipitamment. — Il est hors de lui, il va de droite à gauche, rajuste sa toilette.) Oui, c'est ici ! tiens, vois donc le bel équipage ! tout le monde est sur les portes pour le voir passer !.. Olga, c'est elle !.. Brünner, les voici !.. Schmucke, recevons-les de notre mieux, mon ami...

Il court à la porte d'entrée et l'ouvre. — Madame Cibot se présente la première, puis viennent madame de Marville et Cécile. Pons se plie en deux pour les saluer.

SCÈNE VII

PONS, SCHMUCKE, MADAME DE MARVILLE, CÉCILE, LA CIBOT.

LA CIBOT.

Monsieur Pons, voilà une dame qui demande à vous parler ! (A part). N'a ça qu'est-ce qu'il se passe donc d'extraordinaire ici ?...

PONS.

Ma belle cousine, ma jolie petite Cécile, comment vous remercier de l'honneur que vous me faites....

MADAME DE MARVILLE.

Un véritable plaisir pour nous, mon cousin.

CÉCILE.

Bonjour, monsieur Pons !..

PONS.

Charmante petite cousine !..

MADAME DE MARVILLE.

Et puis nous tenons à vous prouver, cher cousin, que nous sommes de sincères admirateurs de l'art, et, à ce titre, des visiteurs nés de votre musée que l'on dit très-précieux!..

PONS.

Oh!..des gens indulgents!.. cependant, j'ai quelques belles choses; si vous me permettez de vous les montrer?.. (Bas à madame de Marville.) Il est là!...

MADAME DE MARVILLE, bas à Pons, lui prenant la main.

Merci, cousin!.. (Bas à Cécile.) Il est là!...

CÉCILE, bas.

Ah!... Voyons-le!..

MADAME DE MARVILLE.

Cette chère fillette!.. ne trouvez-vous pas que l'impatience a rend plus jolie encore?..

PONS.

Elle est ravissante!...

MADAME DE MARVILLE, bas à Pons montrant Schmucke.

Quel est ce bonhomme?...

PONS, piqué.

Ce bon!!! (Moment d'hésitation après lequel Pons amène son ami à madame de Marville.) Belle cousine, voulez-vous bien me permettre de vous présenter monsieur Schmucke, mon bon, mon seul ami.

MADAME DE MARVILLE.

Un ami de mon cousin, monsieur, est de droit un ami pour nous!.. Voulez-vous bien me permettre de vous compter au nombre des nôtres....

SCHMUCKE.

Madame!.. (A part.) Je ne veux pas d'autre ami que Pons!..

Il sort par la deuxième porte de gauche.

CÉCILE.

Cousin Pons, comment est-il, monsieur Brünner?.. blond ou brun?

PONS.

Il a deux millions, petite cousine!..

CÉCILE.

Oh!... et vous m'avez dit qu'il a commandité de deux autres millions un de ses amis pauvres!.. Oh! maman, j'aurai voiture et loge aux Italiens!..

MADAME DE MARVILLE, à Pons.

Vous avez parlé de la condition du contrat?

PONS.

C'est un vrai gentilhomme!.. Il a tout accepté sans dire ouf!

MADAME DE MARVILLE.

Fillette, tu peux être mariée dans quinze jours!.. (A Pons.) Ah ça! ce n'est pas un valétudinaire?...

PONS.

Lui?... Vous allez le juger vous-même!..

Il va sur la porte du salon.

MADAME DE MARVILLE, à Cécile.

Tu seras madame Brünner de Marville, car nous obtiendrons pour ton mari la permission de joindre ton nom au sien et plus tard il aura des lettres de naturalité.

PONS, revenant.

Le voici!..

Cécile va vivement vers un tableau à gauche; lorsque Brünner entre, elle a l'air très-occupé des tableaux et ne se retourne pas; mais aussitôt qu'il est entré elle le regarde furtivement.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BRUNNER.

BRUNNER, entrant.

Oh!.. mais, mon cher Pons, votre collection est tout simplement merveilleuse! (Apercevant les dames.) Ah!.. mille pardons, mesdames!..

MADAME DE MARVILLE.

Monsieur!...

PONS.

Belle cousine, voulez-vous bien me permettre de vous présenter monsieur Georges Brünner, un de mes bons amis, un homme tout à fait exceptionnel, qui se permet d'être un véritable artiste, comme s'il n'était pas quatre ou cinq fois millionnaire!

MADAME DE MARVILLE, rendant le salut de Brünner.

Monsieur!...

PONS, à Cécile qu'il ramène.

Et vous, chère petite cousinette, me permettrez-vous de vous présenter mon ami Brünner? (Cécile rend le salut de Brünner — à Brünner.) Mademoiselle Cécile de Marville, mon cher ami, ma petite cousine qui, comme vous, prend des licences... car elle est aussi charmante que spirituelle, et jolie comme si ce n'était pas assez d'être une héritière de plus d'un million!...

BRUNNER, galamment.

Ah! mademoiselle, vous avez toutes les richesses!...

CÉCILE.

Monsieur!... (A part.) Il est charmant!...

MADAME DE MARVILLE.

Vous admiriez, je crois, monsieur, les œuvres d'art de notre cousin Pons !..

BRUNNER.

Oui, madame, et je ne suis pas revenu encore de mon ébahissement !..

PONS, bonhomme.

Oh ! oh !.. quelques pauvres petites curiosités !..

BRUNNER.

Dites donc un musée complet. Les raretés de la peinture, les merveilles des bronzes florentins, des émaux, des cadres de tous les pays, des vitraux !...

MADAME DE MARVILLE.

Vous êtes enthousiaste, monsieur !...

BRUNNER.

Oh ! madame, comment ne le serait-on pas à la vue de tant de chefs-d'œuvre... tous ces rayons tombés des grandes intelligences de cinq ou six siècles, réunis en un seul faisceau, mais cela vous éblouit, vous transporte !... Ah ! mon cher Pons, comme votre vie doit être belle au milieu de toutes ces pages sublimes que votre amour de l'art a arrachées à la destruction et au vandalisme !.. vous comprenez, madame, les joies que l'on doit ressentir lorsqu'en ouvrant ses yeux à la lumière on est salué par tous ces enfants d'adoption qu'on a pris dans quelque fumeuse boutique de ferrailleur, noircis, dégradés, abandonnés, et auxquels on a rendu la jeunesse et l'éclat !.. Il semble que les ombres des colosses qui ont enfanté ces merveilles sont près de vous et vous chantent un hymne de reconnaissance !.. ah ! oui, madame, cela est une grande, une immense joie !..

CÉCILE.

Monsieur, vous êtes un poëte !..

En ce moment madame Cibot entre doucement et se glisse du côté de la fenêtre pour écouter.

BRUNNER.

Si vous entendez par poëte un admirateur du beau, oui, mademoiselle, oui, je le suis !.. Et si je suis poëte vis-à-vis des œuvres des hommes, à plus forte raison le suis-je devant les œuvres de Dieu !

Il regarde Cécile.

CÉCILE, troublée, elle passe près de sa mère. — Bas à sa mère.

Oh ! maman, c'est un Werther !.. je serai la plus heureuse des femmes !..

BRUNNER

Enfin, mon cher Pons, si vous vouliez vendre votre collec-

tion, j'en donnerais bien huit ou neuf cent mille francs!....

Depuis quelque temps Remonencq se promène dans la rue, on le voit passer et repasser, par la fenêtre ouverte. Il a fini par coller son oreille aux barreaux et a entendu la dernière phrase de Brünner. Madame Cibot tressaute en entendant cette offre. Remonencq lui fait un signe qui signifie : Eh bien, que vous disais-je ?

LA CIBOT, à part.

Ciel de Dieu!.. c'était donc vrai?

PONS.

Je ne me savais pas si riche; mais je ne pourrais pas me séparer de ce qui fait mon bonheur; je ne vendrais ma collection que livrable après ma mort!...

BRUNNER.

Enfin, réfléchissez!...

CÉCILE, bas à sa mère.

C'est bien un poëte!.. il voit des millions!..

MADAME DE MARVILLE bas.

Et un poëte, ma chère fillette, est un homme qui ne compte pas, qui laisse sa femme maîtresse des capitaux, un homme facile à mener et qu'on occupe de niaiseries!..

PONS.

Eh bien, belle cousine, ne voulez-vous pas voir ces quelques croûtes dont mon ami vous a parlé avec tant d'enthousiasme?..

MADAME DE MARVILLE.

Mais si! vraiment!..

PONS, se retournant et apercevant la Cibot.

Ah! vous désirez quelque chose, madame Cibot?...

LA CIBOT.

Non, monsieur Pons, non!... seulement que je me suis dit comme ça, n'une supposition que mes messieurs voudraient faire rafraîchir ces dames, qui sont chez eux, le café Turc n'est pas loin, et la maman Cibot n'est toujours là, vous savez!..

PONS, froidement.

Merci, madame Cibot!... (A part.) La maladroite!... le café Turc!!.. (Haut à madame de Marville.) Belle cousine, voulez-vous me permettre de vous offrir le bras?

Brunner offre le sien à Cécile.

SCÈNE IX

LES MÊMES, OLGA.

OLGA, *sortant de la deuxième chambre de droite avec Schmucke.*

Monsieur Pons, tout est... (*S'arrêtant en apercevant les visiteurs et s'inclinant.*) Oh ! pardon, messieurs et mesdames !...

MADAME DE MARVILLE.

Quelle est cette jolie personne, mon cousin?...

SCHMUCKE, *intervenant.*

Une pauvre enfant bien intéressante, madame la comtesse, et dont nous avons fait notre enfant d'adoption.

PONS.

Elle a eu de bien grands malheurs... elle a perdu toute sa famille et nous voulons la lui remplacer !...

MADAME DE MARVILLE.

Ah ! c'est bien, cela, Pons.

CÉCILE.

Mais vous êtes bien égoïste, mon bon cousin,... vous faites vos bonnes actions à vous tout seul comme si nous ne serions pas heureuses d'y participer.

PONS.

Oh ! je n'avais pas besoin que vous me disiez cela pour me prouver votre angélique bonté !...

MADAME DE MARVILLE.

Mais, enfin, mon cher cousin, cette jeune fille ne peut pas rester chez vous !... pour elle-même !

PONS.

Tiens, je n'y avais pas pensé.

SCHMUCKE.

Oh ! pourquoi donc?...

MADAME DE MARVILLE.

Chez des garçons?...

CÉCILE.

Oh ! maman, il me vient une bonne pensée !... (*A Olga en lui prenant la main.*) Ah ! mademoiselle, ne me refusez pas !... Si vous saviez quel intérêt subit vous m'inspirez !...

OLGA.

Vous êtes trop bonne, mademoiselle !...

PONS.

Je vous raconterai son histoire !...

CÉCILE, *vivement.*

Pourquoi donc?... vous m'avez dit qu'elle a souffert, c'est bien assez !... le malheur n'a pas besoin d'histoire pour exciter l'intérêt !...

BRUNNER, à part.

Elle est gentille, cette petite fille!...

CÉCILE.

Tu sais, chère maman, que depuis longtemps tu m'as promis une demoiselle de compagnie; la voilà toute trouvée, n'est-ce pas ?...

MADAME DE MARVILLE.

Certainement!.

CÉCILE.

Je ne saurais faire un choix plus heureux.

PONS.

Ma petite Cécile, comme votre bon petit cœur est ingénieux!

CÉCILE.

C'est convenu? oh! ne me refusez pas, je serais trop malheureuse!... (A Brünner.) N'est-ce pas, monsieur, qu'il ne faut pas que mademoiselle me refuse?... (A Pons.) Cousin, dites-le-lui donc!...

PONS.

Dame, cela me paraît s'arranger à merveille!... Nous n'avions pas pensé, nous autres, que notre état de garçons nous empêchait...

MADAME DE MARVILLE.

Ah! pour cela, oui!...

PONS.

Alors, ma petite Olga, il faut accepter bien vite!...

SCHMUCKE, tristement.

Encore une part de bonheur qui s'en va!...

OLGA.

Mademoiselle, je ne sais comment reconnaître...

CÉCILE.

Et ne manquez pas d'être demain près de moi... (Elle lui tend la main en s'en allant.) et c'est moi qui vous remercierai!...

CÉCILE.

Et vos tableaux, cousin?...

PONS.

C'est vrai!...

PONS, à Brünner.

Quel ange!...

Ils sortent, moins Schmucke et Olga.

SCÈNE X

SCHMUCKE, OLGA, restés en arrière, LA CIBOT et REMONENCQ.

OLGA.

Oh! mon bon monsieur Schmucke, cela me fait de la peine de vous quitter !...

SCHMUCKE.

Et à moi donc!..

OLGA.

Comment donc faire pour l'éviter ?...

SCHMUCKE.

Pons pense qu'il le faut, mon enfant!.. il doit avoir raison; c'est un grand esprit en même temps qu'un grand cœur !.. c'est égal, cela me fait bien de la peine !..

OLGA.

Cette demoiselle a l'air bien charitable !..

SCHMUCKE.

Elle !.. c'est elle qui a été la cause de l'avanie qu'a subie mon pauvre Pons l'autre jour !.. (A part.) Allons, je lui dis cela... je suis une bête !.. (Haut.) Ah, mais non, non, ce n'est pas elle !.. Pons m'a expliqué cela !.. oui, elle a l'air bien charitable !.. oh ! vous serez certainement bien heureuse... Et puis nous y veillerons !.. ça me fait de la peine tout de même !... Enfin suivons-les, ma petite chérie !.. allons voir les brimborions, puisque ça fait plaisir à Pons.

Il donne le bras à Olga et ils sortent.

LA CIBOT, les regardant sortir.

Elle quitte la maison, c'te petite chipie?.. C'est pas dommage!.. (Riant.) Moins on est de fous, plus n'on rit... comme disait cet ancien acteur !.. c'est égal, faudra veiller au grain !..

SCÈNE XI

LA CIBOT, REMONENCQ.

REMONENCQ, de la croisée.

Pstt!!!

LA CIBOT.

Ah ! c'est vous, amour de ferrailleur !..

REMONENCQ.

Eh bien?...

LA CIBOT.

J'en ai la berlue!... c'est comme qui dirait, n'une supposi-

tion, qu'il me serait tombé le tonnerre sur la tête! neuf cent mille francs!...

REMONENCQ.

Hein?... Y-a-t-il de quoi monter une belle boutique sur le boulevard et gagner des mille et des cents?... S'il n'y avait pas là cet impotent de Cibot!... (A part d'un air sombre.) En voilà un qui est de trop sur terre!...

LA CIBOT, avec un soupir.

Ah! c'est égal je veux aller voir ma'me Fontaine et qu'elle me fasse le grand jeu!...

REMONENCQ.

Rien que quatre ou cinq tableaux que je vois d'ici, et notre fortune est faite!!... Et si vous le voulez bien!... une femme peut tout ce qu'elle veut, quand elle veut bien!... Ah! si vous m'aimiez tant seulement un brin comme je vous aime, voisine, fouchtra, vous seriez bientôt la belle marchande du boulevard!... (La regardant amoureusement.) Ah!...

LA CIBOT.

Tenez, vous m'inquiétez!... Vous me compromettez, les voisins finiront par apercevoir vos yeux en manches de veste!... (Se rapprochant.) Vous dites donc qu'avec quatre ou cinq tableaux...

REMONENCQ.

Notre fortune serait faite!...

LA CIBOT.

Il y avait du trèfle dans mon jeu! (Avec assurance.) Nous les aurons!...

REMONENCQ.

A la bonne heure, donc... Vous me laisserez amener Elie Magus, mon expert?...

LA CIBOT.

Oui!... (A part.) Et puis, moi, je vais consulter monsieur Fraisier, l'homme d'affaires!... (On entend causer dans le salon.) Retirez-vous; les voilà qui reviennent!...

REMONENCQ.

Suffit!...

LA CIBOT.

Motus!...

REMONENCQ, passant sa main entre les barreaux.

Alliance!...

LA CIBOT, lui tapant dans la main.

Ça y est!...

Remonencq disparaît.

SCÈNE XII

PONS, SCHMUCKE, BRUNNER, MADAME DE MARVILLE, CÉCILE, OLGA, LA CIBOT, REMONENCQ, dehors.

MADAME DE MARVILLE, à Pons.

Mon cousin, tout ceci est merveilleusement beau!... Il y a surtout cette madone de Carrache...

PONS.

Vous la trouvez belle, cousine?...

MADAME DE MARVILLE.

Pour moi, c'est la perle de votre collection!...

PONS, se frottant les mains, à lui-même.

Bon!... elle l'aura!...

CÉCILE, entrant en donnant le bras à Brünner.

Comment, monsieur, vous croyez donc que tout ce que nous venons de voir vaut beaucoup d'argent?...

BRUNNER.

A n'en pas douter, mademoiselle.

CÉCILE.

Je le crois, puisque vous le dites, et il faut bien que cela soit, car c'est ce dont vous vous êtes le plus occupé!...

MADAME DE MARVILLE, à part.

Elle est spirituelle, ma fillette!!!

BRUNNER.

Oh! mademoiselle!!... Pour toute réponse à ces reproches, je vais demander à madame votre mère la permission de me présenter chez elle pour avoir l'honneur de vous revoir.

MADAME DE MARVILLE.

Ce sera avec le plus grand plaisir, monsieur!... j'espère que vous viendrez avec notre cousin Pons à l'heure du dîner; monsieur de Marville sera charmé de faire votre connaissance. Et vous monsieur Schmucke, notre nouvel ami, songez que je compte absolument sur vous!...

SCHMUCKE.

Oh! madame!...

MADAME DE MARVILLE, à part, à Pons lui étreignant la main.

Merci, cousin!...

CÉCILE, apercevant Olga.

Ah! mademoiselle, si vous étiez bien aimable, vous viendriez avec nous... n'est-ce pas, maman?...

MADAME DE MARVILLE.

Ne lui refusez pas, mademoiselle.

CÉCILE.

Nous allons faire un tour de promenade; nous nous connaîtrons après!...

PONS.

Allez, ma petite Olga, puisque madame la comtesse vous offre une place dans sa voiture!...

SCHMUCKE, à part. — Tristement.

Déjà!...

Olga a mis son chapeau et son châle et suit madame de Marville.

MADAME DE MARVILLE.

A lundi donc sans faute, messieurs!...

Elles sortent accompagnées jusqu'à leur voiture par Pons.

BRUNNER, regardant par la porte du salon. — A Schmucke.

Je n'ai rien vu de semblable, même aux musées de Florence et de Dresde!... Cette collection est admirable, ma parole d'honneur!...

PONS, revenant.

Eh bien, comment la trouvez-vous?

BRUNNER.

Admirable, je le disais à Schmucke!...

PONS.

Ah!... je savais bien que vous la trouveriez charmante!...

BRUNNER.

Vos cadres seuls sont une collection sans prix...

PONS.

Mon ami, je vous parle de Cécile!...

BRUNNER.

Ah!... la petite est insignifiante, la mère est un peu pincée; nous verrons lundi! du reste, nous allons en recauser, car je vous emmène!... Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas?...

PONS, à Schmucke pendant qu'il met son pardessus que lui tend madame Cibot.

Eh bien, mon bon Schmucke, tu vois, tu ne me quitteras pas!... Lundi nous dînons ensemble chez madame de Marville!... chez madame de Marville, Schmucke!...

SCHMUCKE, tristement.

Ah!... madame Cibot me cuisine si bien mon dîner!...

BRUNNER.

Venez-vous, mes amis?... (Sur le pas de la porte.) Savez-vous que votre petite Olga est ravissante!...

Ils sortent.

LA CIBOT appelant par la fenêtre, dès qu'ils ont refermé la porte.

Remonencq!... Arrivez!...

Elle lui fait signe qu'elle va lui ouvrir. — La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

Chez madame de Marville. — Petit salon. Au fond porte à deux battants s'ouvrant sur une salle à manger dans laquelle on aperçoit une table fastueusement servie et brillamment éclairée. Surtout luxueux. A droite premier plan, porte conduisant dans le cabinet de M. de Marville, même côté deuxième plan, porte d'entrée. A gauche, au dernier plan, une petite porte ouvrant sur un couloir qui conduit à un escalier de service. Porte au premier plan, conduisant à la chambre de Cécile Causeuses, tête-à-tête, poufs, table de salon au milieu, avec albums, quelques volumes.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE MARVILLE, MADAME CHIFFREVILLE, MADAME CARDOT, MONSIEUR BERTHIER, MONSIEUR LE COMTE POPINOT.

MADAME CHIFFREVILLE.

Savez-vous que c'est une vraie trouvaille que vous avez faite là !.. Un Viennois riche de quatre millions et qui se fait banquier par humanité !..

MADAME DE MARVILLE.

Vous allez le voir !.. c'est un vrai héros de roman !.. Un Werther !

BERTHIER.

Et il s'est épris de Cécile à première vue ?..

MADAME DE MARVILLE.

Oui, mon cher Berthier !.. Il s'en est épris à en perdre la tête !..

MADAME CHIFFREVILLE.

Vous êtes bien heureuse, chère madame !.. les mariages se concluent aujourd'hui si difficilement !..

MADAME DE MARVILLE.

Enfin, il ne faut pas se réjouir trop vite, ma chère Solange !.. Un mariage n'est fait que quand on revient de la mairie et de l'église et nous n'en sommes encore qu'à des entrevues...

BERTHIER.

Oh ! c'est comme si c'était fait !.. Eh bien, mais... le comte Popinot doit se mordre les doigts aujourd'hui !..

MADAME DE MARVILLE.

Eh ! le cher cousin voulait nous dépouiller pour son fils !.. mais nous n'en sommes pas moins bons amis !.. Vous allez le voir tout à l'heure.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Cardot !..

MADAME DE MARVILLE, allant à leur rencontre.

Arrivez donc, chère madame !. quand il y a une joie chez moi vous devez en prendre votre part !..

MADAME CARDOT.

Eh bien, vous mariez donc Cécile ?..

MADAME DE MARVILLE, à part.

Oui, oui... c'est amer pour elle ! Sa fille coiffera sainte Catherine !.. (Haut.) Eh mon Dieu, oui !..nous étions exigeants, c'est ce qui retardait l'établissement de notre fille, mais nous trouvons tout : amabilité, bon caractère et un joli homme orné de trois ou quatre millions... nous n'avions pas de prétentions si élevées, mais... les avantages ne gâtent rien !..

MADAME CARDOT.

Je le crois bien !..

MADAME DE MARVILLE, à demi-voix à madame Cardot.

Il faudra, une fois Cécile mariée, que nous trouvions enfin un mari pour Clotilde !.. cette chère enfant doit commencer à avoir assez du célibat !..

MADAME CARDOT, à part.

Insolente !.. (Haut) Oh ! Clotilde n'est pas pressée !.. elle a le choix !..

MADAME DE MARVILLE, souriant.

Vraiment ?..

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte Popinot.

MADAME DE MARVILLE.

C'est bien à vous, cher cousin, de ne pas nous avoir fait défaut...

POPINOT.

Permettez-moi de vous féliciter, cousine.

Il salue les dames.

MADAME DE MARVILLE, bas au comte.

Eh bien, vous le voyez, comte, il vous fallait, outre Marville, notre maison de la rue de Hanôvre pour donner votre fils à Cécile !.. monsieur Brünner, un grand seigneur, qui fait tout en grand seigneur, qui a les plus beaux chevaux et les plus beaux équipages de Paris, apporte quatre millions à ma fille, l'épouse sous le régime dotal, ne demande rien, et est le plus heureux homme de la terre.

POPINOT.

Mes compliments bien sincères, cousine.

MADAME DE MARVILLE.

Non, vraiment, mes bons amis, vous ne sauriez vous imaginer la délicatesse de mon gendre !.. Ce n'est pas un gendre, c'est un fils que j'aurai là !.. Si vous saviez l'empressement qu'il a mis à se marier sous le régime dotal !.. c'est une grande sécurité pour les familles !..

MADAME CHIFFREVILLE.

Oh ! oui !.. par le temps qui court... Et quand le verrons-nous, ce phénix des prétendus ?..

MADAME DE MARVILLE.

Mais tout à l'heure !..

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉCILE, MADELEINE VIVET, puis OLGA.

MADAME CHIFFREVILLE.

Ah ! voici cette chère Cécile. (Toutes les femmes vont à sa rencontre, et lui font mille cajoleries, les hommes vont la saluer.) Chère petite, elle est charmante aujourd'hui !...

MADAME CARDOT, d'un ton aigre-doux.

Oh ! l'amour l'a transfigurée !...

MADAME DE MARVILLE, à part.

Elle est furieuse du bonheur de Cécile !..

POPINOT.

Vous êtes une délicieuse fiancée, chère Cécile !...

CÉCILE, railleuse.

Comment se porte mon cousin, monsieur Popinot ?...

MADAME DE MARVILLE, à part.

Elle est remplie d'esprit, ma fillette !

CÉCILE, à Madeleine.

Voyez si cette sotte viendra !.. il y a une heure que je la sonne pour avoir ma parure de myosotis !.. je ne puis m'en passer !..

MADELEINE.

Voilà ce que c'est que de se confier à de nouvelles venues qui ne savent rien faire.

CÉCILE.

Eh ! c'était une bonne action de circonstance !...

MADELEINE.

Avec votre bonne action, vous êtes mal servie !..

CÉCILE.

Va donc voir toi-même, ma bonne Madeleine ; tu me rapporteras ma couronne !...

MADELEINE.

J'y vais, mademoiselle !.. ah ! les anciens sont encore les meilleurs, allez !...

MADAME DE MARVILLE.

Vous sentez que monsieur de Marville obtiendra facilement pour Brünner des lettres de grande naturalité et alors notre gendre pourra arriver à tout !..

Olga entre par la droite, première porte.

CÉCILE.

Mais que faites-vous donc ?... Il y a une heure que je vous sonne !...

OLGA.

Je n'avais pas entendu, mademoiselle.

CÉCILE.

Alors, c'est que vous êtes sourde !... une triste infirmité !.. Enfin, ma couronne ?..

OLGA.

Je ne puis la trouver, mademoiselle !..

CÉCILE.

Dieu ! que vous êtes maladroite !.. je vous ai dit : sur la console du grand salon : voyons, retournez-y et tâchez donc de vous rendre utile au moins !..

Olga regarde Cécile avec tristesse, puis s'en va en s'essuyant les yeux.

MADAME DE MARVILLE.

Es-tu contente de ta protégée ?...

CÉCILE.

C'est une petite sotte !.. parfaitement incapable de quoi que ce soit.

MADAME DE MARVILLE.

Laisse faire le mariage !.. alors nous n'aurons plus de raisons pour la garder !...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Pons ! monsieur Schmucke.

SCÈNE III

LES MÊMES, PONS, SCHMUCKE.

MADAME DE MARVILLE.

Soyez le bien venu, cher cousin ! (*Saluant Schmucke.*) Monsieur !..

PONS, *saluant.*

Ma cousine !.. mesdames !. (*A Schmucke.*) Vois donc comme c'est beau !..

SCHMUCKE.

J'aime mieux ma petite chambre... quand tu y es, mon bon Pons !...

CÉCILE.

Eh bien, cousin, vous ne dites donc rien à votre petite Cécile?..

PONS.

Oh ! chère enfant!.. c'est que je cherchais comment je pourrais vous exprimer mon admiration pour votre radieuse beauté ! (*Bas*). Vous avez donc juré de lui tourner absolument la tête?..

CÉCILE, *bas.*

Mais il ne vient pas !...

PONS.

Il viendra toujours trop tôt pour sa raison!...

POPINOT.

Mon cher Pons, j'ai appris des merveilles sur votre collection!... madame de Marville m'a dit tout le plaisir qu'elle a eu à visiter vos chefs-d'œuvre. Est-ce que vous ne permettrez pas à un vieil ami de les contempler à son tour?

PONS.

Oh ! monsieur le comte!... mais vous me ferez toujours grand honneur quand vous voudrez venir voir mon petit musée!

MADAME DE MARVILLE.

Un petit musée!... vous êtes bien modeste!., monsieur Brünner en offrait huit cent mille francs!... savez-vous que vous êtes fort riche, cousin?...

BERTHIER.

Diable! il fait bon être votre héritier !...

PONS.

Mais, mon héritier, c'est ma cousine Cécile!...

CÉCILE.

Oh ! bon cousin!...

PONS.

Ma collection ou son prix appartiendra toujours à votre famille, que j'en traite avec notre ami Brünner ou que je la garde!...

POPINOT.

Ah! c'est très-beau, cela, Pons!...

BERTHIER.

Oui, très-beau !.,.

MADAME DE MARVILLE.

C'est un si bon parent, ce brave cousin ! Tenez, vous ne vous figurez pas les jolies choses qu'il m'a déjà données ! j'en suis confuse ! l'autre jour encore il m'a apporté un éventail qui est un chef-d'œuvre !... c'est celui de madame de Pompadour !

MADAME CHIFFREVILLE.

Oh ! vous nous montrerez cela !...

MADAME DE MARVILLE.

Mais certainement !

PONS, à part.

Mais elle ne me parle pas du Carrache. Je ne le vois pas. (Haut.) Belle cousine, est-ce que ma concierge, madame Cibot, ne vous a pas apporté quelque chose aujourd'hui?...

MADAME DE MARVILLE.

Non !.., oh ! encore une folie, Pons !... vous vous ruinez pour moi !...

SCHMUCKE, à part.

Et ma petite Olga, où est-elle donc?... je voudrais bien savoir si elle est heureuse?...

MADAME DE MARVILLE, bas à Cécile.

Ce pauvre Pons ! avec toutes ses richesses, il n'a pas de rentes. Il faudra absolument que nous lui fassions douze cents francs de revenu ! nous lui devons bien cela !...

CÉCILE, même jeu.

Oh ! bonne mère !... laisse-moi le lui dire !... j'aime tant faire du bien !...

MADAME DE MARVILLE.

Bon petit cœur !...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Brünner !

Émotion parmi les groupes.

CÉCILE, à part.

Ah ! et mes myosotis que je n'ai pas !.. voyons, mon Goëthe et mon Schiller sont-ils là?...

Elle va à la table et met en évidence quelques livres.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRUNNER, puis OLGA.

MADAME DE MARVILLE, allant au-devant de Brünner.

Monsieur !...

Brünner salue les dames.

MADAME CARDOT, à part.

Voyons!... le laissera-t-elle entrer?...

BRUNNER.

Mademoiselle Cécile?...

MADAME DE MARVILLE.

Est ici!... Cécile!...

CÉCILE, accourant.

Ah! monsieur!...

BRUNNER.

Mademoiselle! (A part.) Elle porte assez bien la toilette!...

MADAME DE MARVILLE.

C'est notre jour, nous n'avons que des intimes! oh! voyez-vous, cher monsieur, le faste n'est pas dans nos goûts; notre bonheur à nous est limité à la famille; c'est là, seulement, que l'on rencontre les vertus qui font la vie douce et sans orage.

BRUNNER.

Fort bien pensé, madame!

MADAME DE MARVILLE.

Permettez-moi de vous présenter à vos nouveaux amis!... (Le présentant.) Monsieur Brünner!...

PONS, à Brünner.

Eh bien?.. Est-elle assez jolie comme cela?...

BRUNNER, bas à Pons.

Assez!. oui,... et notre marché?..

PONS.

Plus tard!... vous allez être bien heureux avec cette belle enfant!...

MADAME DE MARVILLE.

Pons, mon bon cousin, faites-moi donc le plaisir d'aller disposer les places à la table! vous vous y entendez si bien....

PONS.

Mais certainement, cousine!.. Brünner près de Cécile, n'est-ce pas?...

MADAME DE MARVILLE.

Cela va sans dire.

PONS.

Schmucke, viens avec moi, mon ami!. Tu vas voir ce que c'est qu'une table bien servie!..

SCHMUCKE.

Ah! mon ami, madame Cibot fait une bien bonne cuisine!... (Olga entre par la deuxième porte de droite et se croise avec Schmucke.) Ah! ma petite Gretchen!.. bonjour. chère enfant!.. sommes-nous heureuse ici? Ah! mon Dieu, comme vous avez les yeux rouges!....

OLGA, avec effort.

Si, si ! monsieur Schmucke ! je suis très-heureuse. (A part.) Pauvre homme, il ne faut pas l'affliger !

Pons et Schmucke sortent.

BRUNNER, allant à Olga et la saluant avec respect.

Mademoiselle, veuillez agréer mes respects !...

OLGA, après avoir salué Brünner.

Mademoiselle, j'ai cherché partout... je ne trouve pas votre parure !

CÉCILE, sèchement.

C'est bon, laissez-moi, je m'en passerai !

Olga sort par le fond à droite. Brünner regarde cette scène avec étonnement.

MADAME DE MARVILLE.

Je vous ai promis de vous montrer l'éventail que m'a donné mon cousin ; voulez-vous le voir, en attendant que nous soyons servis ?

MADAME CHIFFREVILLE.

Oui, oui !...

Tout le monde suit madame de Marville dans l'appartement, sauf Brünner et Cécile.

MADAME CHIFFREVILLE, à madame de Marville en sortant.

C'est un très-bel homme !

MADAME DE MARVILLE.

Et intéressant !... vous verrez !...

MADAME CARDOT, à Berthier qui lui donne le bras.

Eh bien, mon cher Berthier, avec ses quatre millions, je n'en voudrais pas pour Clotilde ! cet homme-là doit avoir des rhumatismes. Ils sortent.

BRUNNER resté avec Cécile.

Alors je tiendrai compagnie à mademoiselle Cécile !.. C'est à moi qu'on a laissé la meilleure part !...

CÉCILE.

Oh ! monsieur !...

SCÈNE V

BRUNNER, CÉCILE, puis OLGA

CÉCILE, indiquant un siége à Brünner.

Comment, monsieur, vous qui êtes si enthousiaste des œuvres d'art, vous consentez à vous priver d'en voir une du plus grand mérite pour tenir compagnie à une petite fille ?...

BRUNNER.

Mademoiselle, c'est une preuve de plus de mon amour pour le beau !

CÉCILE.

Voilà à coup sûr de la pure galanterie française !

BRUNNER.

C'est de la sincérité de tous pays, mademoiselle !

CÉCILE.

Allons, avouez que Paris a déteint sur vous !.. Vous l'avez habité longtemps ?...

BRUNNER.

J'ai beaucoup voyagé, mademoiselle !...

CÉCILE.

Oh ! que ce doit être une belle vie ! Tous les jours des horizons nouveaux ! les grands spectacles de la nature !.. les belles nuits étoilées des climats méridionaux !.. Comme cela doit élever votre esprit, affermir votre croyance, et comme on doit, en présence de ces beautés éternelles et sublimes de la création, se laisser aller à des rêveries éthérées !...

BRUNNER.

Mademoiselle, dans les pays du soleil, il fait très-chaud, et les moustiques sont d'insupportables compagnons ; vers les pôles il fait très-froid, et il est horriblement dangereux d'aller se tailler des habits dans la peau des ours. La vie d'aventures séduit quand on est très-jeune et que la vie vous paraît un champ sans limites ; mais à mon âge....

CÉCILE.

Oh ! n'allez-vous pas vous faire passer pour un vieillard ?..

BRUNNER.

Non, puisque je puis aimer beaucoup encore ; mais enfin à mon âge, je le répète, l'on sent un immense besoin de joies plus intimes et j'avoue que je ne vois rien de tel, pour les procurer, que la vie à deux, quand les cœurs sont liés par l'amour comme les destinées le sont par la loi !...

CÉCILE, à part.

Il y vient !... (Haut.) Et vous avez bien raison, autant du moins que mon cerveau de petite fille peut comprendre les choses de la vie !... oh ! moi, je ne suis pas romanesque j'aimerais tant cette douce existence d'intérieur !... les bonheurs intimes !... un enfant au berceau !... une main loyale qu'on presse à chaque heure et que l'on sait apte à vous soutenir, à vous relever, à vous défendre contre tous les dangers de la vie !... voilà mon rêve !...

BRUNNER, à part.

Allons, voilà un petit esprit naïf qui se plie assez bien aux circonstances !...

CÉCILE.

Et tenez, ce qui me séduit particulièrement dans Goëthe, c'est cet amour profond et calme du brave Gœtz pour sa femme !...

BRUNNER.

Vous connaissez Goëthe ?...

CÉCILE.

C'est un de mes auteurs favoris !...

BRUNNER, regardant les livres.

Vous lisez beaucoup, mademoiselle ?...

Il prend les livres.

CÉCILE, agitée.

Oh ! de grâce, monsieur !...

BRUNNER.

Un dictionnaire allemand ! Ah ! vous apprenez l'allemand ?

CÉCILE.

Oh ! vous êtes méchant !... ce n'est pas bien, monsieur, de fouiller ainsi dans mes cachettes. Je veux lire Goëthe dans l'original ; il y a deux ans que j'apprends l'allemand ?

BRUNNER, qui a pris un autre livre.

La grammaire est bien difficile à apprendre, n'est-ce pas ?...

CÉCILE.

— Oh ! très-difficile.

BRUNNER.

Je m'en aperçois... en voici une qui n'a pas dix feuillets de coupés.

CÉCILE, très-confuse.

Monsieur !...

Silence. — Brünner prend Cécile par la main et l'amène doucement sous son regard.

BRUNNER.

Vous êtes adorable !

OLGA, entrant. — Cécile regarde d'un air furieux.

Ah !... pardon, mademoiselle !... j'ai enfin trouvé votre couronne de myosotis.

CÉCILE, bas entre ses dents.

C'est bien !... emportez cela !... vous êtes une petite sotte !...

Olga sort.

BRUNNER, qui a suivi la scène. — A part.

Tiens, tiens ! je connais ces petites façons-là !... ma belle-mère me les a montrées souvent !...

On entend les voix des visiteurs qui rentrent.

CÉCILE.

Je crois que voici ces dames qui reviennent!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES INVITÉS, rentrant, puis PONS et SCHMUCKE, et MADELEINE VIVET.

BERTHIER, entrant donnant le bras à madame de Marville.

C'est merveilleusement beau !...

MADAME DE MARVILLE.

Ce cher cousin est un homme si charmant!...

Pons rentre. — Cécile va à lui.

CÉCILE, bas.

Ah ! cousin, à nous deux !

Elle lui parle à l'oreille.

MADAME CARDOT, à part.

Ce cher cousin est bien en cour aujourd'hui !... ça doit lui coûter cher!...

PONS, avec joie.

Oh ! ma cousine, ma chère cousine, merci, merci mille fois de ce que vient de me proposer votre charmante petite Cécile.

MADAME DE MARVILLE.

Qu'est-ce donc ?...

PONS.

Cette bonne et ravissante enfant, craignant que mes revenus ne soient trop exigus, vient de me proposer, comme un gage de son affection, une rente de douze cents francs sur sa dot !... Tenez, j'en suis touché, mais touché !...

BRUNNER, à part.

Tiens, tiens, tiens!... douze cents francs de rente?... prime de mariage ou invite à l'héritage! Allons, elle va bien. (Haut.) J'ai cru comprendre, madame, que mademoiselle est fille unique!

MADAME DE MARVILLE, étonnée.

Oui, monsieur!...

MADELEINE, annonçant.

Madame est servie !

SCHMUCKE, bas à Pons.

Eh bien, que faut-il que je fasse à présent ?..

PONS, même jeu.

Offre ton bras à madame ...

SCHMUCKE.

Pourquoi pas à Olga ?..

PONS.

Elle ne dîne pas à la table de madame de Marville !...

SCHMUCKE.

Oh! et pourquoi donc?..

Il donne le bras à madame Cardot. — Tout le monde entre dans la salle à manger.

SCÈNE VII

MADELEINE VIVET, puis LA CIBOT.

MADELEINE, fermant la porte sur Pons avec humeur.

Va donc, vieux pique-assiette!.. quand je pense que c'est pour ça qu'on a manqué nous fourrer à la porte!.. quel malheur!..

LA CIBOT, à la porte à un domestique.

Mais enfin, mon petit homme, à qui donc que je vais remettre ça?..

LE DOMESTIQUE.

Tenez, adressez-vous à madame Madeleine Vivet! là!

Il sort.

LA CIBOT, saluant Madeleine.

Ah! c'est vous qu'êtes madame Madeleine Vivet!.. Salut, médème!..

MADELEINE.

Bien la vôtre, médème, je vous reconnais; vous êtes la concierge de monsieur Pons.

LA CIBOT.

C'est ça même! Ah! c'est pas commode d'entrer chez vous! on vous regarde dans le blanc des yeux comme si que vous seriez une malfaitrice! Dieu de Dieu! quelle geôle! Je viens de la part de mon monsieur. Permettez donc que je m'asseye un brin!.. Donc qu'il m'a dit comme ça ce matin d'apporter à madame de Marville le tableau que voici!.. Est-ce qu'il est arrivé, mon monsieur?..

MADELEINE.

Mais oui, ils sont à table à présent, lui et son ami.

LA CIBOT.

Bon!.. il doit avoir les sangs tournés, pauvre cher homme, de ne pas m'avoir vue arriver!.. mais dame, j'ai pas pu auparavant; Cibot est en train de déménager, que le médecin lui en donne pas pour huit jours!.. (Pleurant.) Ah! c'est cruel, allez, de perdre comme ça un mari qu'on a tant aimé! (Ton naturel.) Pour lors, je ne pouvais pas me déranger; n'une supposition, n'est-ce pas, que vous aureriez votre mari malade n'a l'agonie, vous ne le quitteriez pas, n'est-ce pas?.. Sa fa-

milleavant tout, comme disait cet ancien acteur!.. N'enfin je suis n'un peu en retard ! Vous seriez bien aimable, ma petite mère, si vous pouviez prévenir madame que je lui apporte un tableau !..

MADELEINE.

Mais comment donc, médème, avec plaisir ; je suis fâchée qu'il y ait tant de monde, je vous aurais invitée à vous rafraîchir !..

LA CIBOT.

Ah ! merci, allez, j'ai pas le cœur à ça ! mon pauvre Cibot s'en va, s'en va que c'est une bénédiction !..

MADELEINE.

Attendez-moi un instant !

Elle entre dans la salle à manger.

LA CIBOT, *se levant.*

Je suis dans la place !.. Ouf ! Mes messieurs sont ici, j'ai les clefs dans mes poches, Remonencq n'est allé chercher l'expert et doit me donner le signal... Monsieur Fraisier aurait bien voulu m'effrayer avec ses héritiers naturels et légitimes, c'est un intrigant et rien de plus qui voudrait me faire chanter ! mais il ne nous empêchera pas de faire notre pelote, non, il ne nous empêchera pas !.. C'est pas que je sois capable d'avoir n'une centime à autrui, oh ! non, mais n'enfin nous ne réclamons que notre dû !.. nous ne sommes pas des chiens ! Rira bien qui héritera le dernier, comme disait cet ancien acteur !.. les véritables ennemis sont ici, Fraisier nous l'a indiqué ; ce sont les de Marville, les seuls héritiers. Voici monsieur Pons qui rentre de plus en plus dans leur amitié !.. mauvaise affaire !.. Une bonne petite brouille qui pousserait mon monsieur à tester en faveur d'un autre, de monsieur Schmucke par exemple, qui ne connaît rien aux bibelots, le pauv' cher homme !.. D'abord qu'il en a le droit, vu qu'ils ne sont que des collatéraux au troisième degré, Fraisier l'a dit !.: ça ferait notre beurre !.. Allons, faudra la trouver, nous la trouverons !.. Et il y a cette jeunesse.

MADELEINE, *rentrant.*

Madame vous remercie, médème ! elle vous prie de laisser cela ici, elle le verra après dîner !

LA CIBOT.

Et mon monsieur Pons, sait-il que je suis venue ?..

MADELEINE.

Oui, oui !..

LA CIBOT.

C'est qu'il devait n'avoir les sangs tournés, ce pauv' cher n'amour d'homme, et je voudrais pas lui faire de la peine,

n'allez !.. c'est mes enfants, mes deux messieurs !.. c'est si bon et si brave!

MADELEINE.

Parlez-m'en!... Ce vieux pique assiette-là nous donne plus de mal ici à lui seul que tout le reste de la maison! Et il est susceptible, ma chère médème, que c'est rien de le dire!... Ah! vous ne devez pas avoir toutes vos aises avec lui!...

LA CIBOT.

Ah! dame, je le soigne comme un poupon depuis dix ans que je lui ai épargné deux mille francs par an au moins, médème, et qu'il a pas beaucoup l'air de s'en apercevoir; c'est tous ingrats, les hommes! mais moi je ne sais pas ce que c'est que l'intérêt!... Je le soigne toujours comme si qu'il aurerait des millions et qu'il les partagerait avec moi!...

MADELEINE.

Vous faites pas de bile!... Y a pas de danger de ça!...

LA CIBOT.

Ah! je le sais bien, allez! Et puis n'enfin c'te homme n'a n'une famille légitime sans compter. (Finement.) Vous savez bien! là, n'entre nous, n'on n'est pas parfait, quoi! C'te homme a eu son époque, pas vrai! Ce n'en sont pas moins des enfants quand même que ce serait le fruit de la débauche de jeunesse!...

MADELEINE.

Comment, ce vieux-là aurait des enfants?...

LA CIBOT.

Tiens, pardié! (Lui donnant un coup de coude.) Entre nous, pas vrai, motus!... faut tourner sa langue sept fois avant de parler comme disait cet ancien acteur! Mais enfin c'te petite qu'il a installée chez madame de Marville...

MADELEINE, vivement.

La nouvelle venue?...

LA CIBOT.

Ah! dame, c'est comme ça!... et c'est bien naturel, allons!... Faut bien avoir soin des siens! N'une supposition que vous me direz : c'est du propre d'aller placer les enfants de l'amour dans des familles honnêtes et de mettre une rien du tout en compagnie d'une belle demoiselle. D'accord, pas vrai! mais enfin, ce que je vous en dis là, vous savez... c'est entre nous... pas de danger que vous me trahissiez, pas vrai! (A part.) Madame de Marville le saura au jour d'aujourd'hui!... si elle pouvait donc me la flanquer à la porte!... mon monsieur ne reverrait plus sa famille de sa vie ni de ses jours!...

MADELEINE, à elle-même.

Ah! c'te fille-là, c'est la fille au pique-assiette! Eh ben, attends, ma biche!... je te protégerai, moi!...

LA CIBOT.

C'est-y ça des horreurs, hein?... Et dire, ma chère médème, qu'on ne fait pas un pas dans le monde sans en rencontrer comme ça! (On entend crier dans la rue : « Vieilles ferrailles, vendez vos vieilles ferrailles. » — A part.) Ah! voilà Remonencq, c'est le signal!... Il a trouvé Elie Magus, l'expert... (Haut.) Allons, mille remerciements, médème.

MADELEINE.

Mais comment donc, médème!

FRAISIER, dans la coulisse.

Je vous dis que c'est pour une affaire qui ne souffre aucun retard!..:

LA CIBOT, à part.

Ciel de Dieu! la voix de Fraisier! Ah! la canaille, il vient ici, c'est pour nous couper l'herbe sous le pied!... Allons, c'est pas trop tôt d'aller faire sa pelote! (Haut.) Peut-on passer ailleurs que par là, médème?... j'entends que vous avez du monde!...

MADELEINE.

Oui, la porte au fond, là, conduit à l'escalier de service!

LA CIBOT, sortant.

Charmée d'avoir fait votre connaissance, médème!...

SCÈNE VIII

MADELEINE VIVET, FRAISIER,
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Tenez, madame Madeleine, c'est un monsieur qui veut à toute force voir madame.

MADELEINE.

Madame a du monde, monsieur!...

FRAISIER.

Réfléchissez, madame, que si vous m'empêchez de voir madame de Marville ce soir, vous serez mise à la porte demain.

MADELEINE.

Mais, monsieur!... (A part.) La mauvaise figure!... il me fait froid dans le dos!...

FRAISIER, remettant une carte à Madeleine.

Remettez donc cette carte à madame de Marville et dites-

lui bien, entendez-vous, qu'il s'agit d'une affaire d'une telle importance qu'il faut que je la voie, tout autre intérêt cessant! C'est bien entendu?...

MADELEINE.

Bien, monsieur! Je vais la remettre tout de suite... si vous voulez attendre la réponse. (Au domestique.) Jean, conduisez monsieur dans le cabinet de monsieur! (Le domestique et Fraisier sortent.) Eh ben, en v'là un qu'est pressé et pas poli!...

Elle va vers la porte, la carte à la main, et se rencontre avec madame de Marville qui entre au bras de Brünner. Celui-ci a son chapeau à la main. Madeleine remet la carte à madame de Marville et lui parle bas.

SCÈNE IX

MADAME DE MARVILLE, BRUNNER, MADELEINE VIVET.

MADAME DE MARVILLE, lisant le nom.

«Fraisier, homme d'affaires..» je ne le connais pas... qu'il attende!...

MADELEINE.

Madame, il dit que c'est si important!...

MADAME DE MARVILLE.

C'est bien.. j'ai dit!.. laissez-moi! (Madeleine sort.) Comment, cher monsieur, vous nous faussez déjà compagnie!.. oh! fi! que c'est mal à vous!...

BRUNNER.

Veuillez bien me pardonner, madame! (Il aperçoit la madone apportée par la Cibot.) Ah! quelle admirable chose!...

MADAME DE MARVILLE.

C'est sans doute le tableau que m'envoie cet excellent Pons!... quel homme charmant!... (A part.) Ah çà! mais il ne se prononce pas! (Haut.) Enfin puisque d'autres engagements vous enlèvent à nous, j'espère bien que vous ne nous ferez pas attendre longtemps le plaisir de vous revoir!...

BRUNNER.

Mille fois trop bonne, madame!...

MADAME DE MARVILLE, à part.

Il ne dit rien! mais rien! (Haut et inquiète.) Ne se pourrait-il pas d'ailleurs que le souvenir de certaine personne plaidât plus éloquemment que moi encore pour votre retour?

BRUNNER, embarrassé.

Madame...

MADAME DE MARVILLE, à part.

Ah! cette situation devient intolérable! (Haut, avec décision.)

Enfin, n'étiez-vous pas venu, monsieur, pour demander la main de ma fille?...

BRUNNER.

Oui, madame, et je vous prie de croire qu'aucune alliance ne saurait être plus flatteuse pour moi que celle-là. Je ne trouverai jamais une jeune personne plus belle, plus aimable, qui me convienne mieux que mademoiselle Cécile... mais ..

MADAME DE MARVILLE.

Ah! pas de mais! ou voyons sur-le-champ la traduction de vos mais, mon cher monsieur!

BRUNNER.

Madame, je suis bien heureux que nous ne soyons engagés ni les uns ni les autres, car la qualité de fille unique, si précieuse pour tout le monde, excepté pour moi, qualité que j'ignorais, croyez-le bien... est un empêchement absolu ..

MADAME DE MARVILLE.

Comment, monsieur, d'un avantage immense vous faites un tort?... Votre conduite est vraiment extraordinaire et je voudrais bien en connaître les raisons.

BRUNNER.

Madame, je suis venu ce soir ici avec l'intention de vous demander la main de mademoiselle votre fille. Je voulais faire un sort brillant à mademoiselle Cécile en lui offrant tout ce qu'elle eût consenti à accepter de ma fortune.

MADAME DE MARVILLE.

Eh bien, monsieur?

BRUNNER.

Mais une fille unique est une enfant que l'indulgence de ses parents habitue à faire ses volontés et qui n'a jamais connu la contrariété. Il en est ici comme dans plusieurs familles où j'ai pu jadis observer le culte qu'on avait pour ces espèces de divinités; j'ai vu bien des ménages devenir, par cette cause, des enfers.

MADAME DE MARVILLE, impatientée.

Mais, monsieur!...

BRUNNER, vivement.

Oh! je ne doute pas, madame, que mademoiselle Cécile ne soit une exception à mon système, mais je ne suis plus un jeune homme. J'ai quarante ans, et la différence de nos âges m'empêcherait peut-être de rendre heureuse une jeune personne habituée à faire toutes ses volontés. De quel droit exigerais-je le changement des idées et des habitudes de mademoiselle Cécile? Au lieu d'un père et d'une mère complaisants à ses moindres caprices, elle rencontrera l'égoïsme d'un quadragénaire; si elle résiste, ce sera le quadragénaire

qui sera vaincu. J'agis donc en honnête homme, je me retire.

MADAME DE MARVILLE.

Si tels sont vos motifs, monsieur, si singuliers qu'ils soient...

BRUNNER.

Madame, ne mettez pas en doute ma sincérité. Si vous connaissez une pauvre fille dans une famille chargée d'enfants, bien élevée néanmoins, sans fortune, comme il s'en trouve beaucoup en France, et que son caractère m'offre des garanties, je l'épouse!...

Il salue et sort.

MADAME DE MARVILLE, le regardant sortir. — Moment de silence. — Avec fureur.

Oh!...

SCÈNE X

MADAME DE MARVILLE. PONS, Tous Les Invités, OLGA, MADELEINE VIVET.

PONS.

Il entr'ouvre la porte pour voir si l'entretien de Brünner et de madame de Marville est terminé; voyant que sa cousine est seule, il ouvre toute grande la porte et s'avance vers madame de Marville; on aperçoit dans la salle à manger tout le monde levé et se disposant à entrer au salon.

(Accourant). Eh bien?..

MADAME DE MARVILLE.

Refusée!..

PONS.

Refusée?...

MADAME DE MARVILLE.

Quelle humiliation!.. Et c'est à vous, (Geste de Pons.) oui monsieur, à vous que nous en sommes redevables!..

PONS.

A moi?..

MADAME DE MARVILLE, furieuse et haussant la voix.

J'aperçois l'abominable trame ourdie par vous!.. Vous avez voulu répondre à une innocente plaisanterie par une injure!..

Tout le monde, au bruit de cette voix irritée, rentre au salon et s'approche de madame de Marville.

TOUS.

Qu'y a-t-il?..

MADAME DE MARVILLE.

Il y a que nous sommes les victimes d'un complot de mon-

sieur !.. il y a que monsieur Brünner se retire, sous le joli prétexte que les filles uniques sont des enfants gâtés !..

POPINOT, *à part.*

Il n'a, ma foi, pas tout à fait tort !..

MADAME CARDOT, *à Popinot.*

Tiens, tiens, cette chère enfant n'est donc pas encore à la mairie ?...

SCHMUCKE.

Ah !.. mon bon Pons !.. je te le disais bien !.. il fait meilleur chez nous !..

MADELEINE, *arrivant précipitamment de la chambre de gauche.*

Madame !.. madame !.. mademoiselle s'est trouvée mal !...

MADAME DE MARVILLE.

Ma pauvre enfant ! .. elle en mourra !.. (*A Pons*). Etc'est vous qui l'aurez tuée !..

PONS.

Moi ?.. ma cousine !..

MADAME DE MARVILLE.

Je ne suis pas votre cousine, je vous prie de vous le rappeler !... J'espère, monsieur, qu'à l'avenir vous nous épargnerez le déplaisir de vous voir dans une maison où vous avez apporté la douleur !.. (*Aux domestiques.*) Nous n'y serons jamais, monsieur le comte ni moi, si monsieur se présente !..

MADELEINE, *bas à madame de Marville.*

Qu'est-ce que vous pouviez attendre d'un vieux monstre comme ça, madame ?.. Savez-vous ?..

Elle lui parle à l'oreille.

SCHMUCKE.

Viens, Pons, viens !.. tes seuls amis sont là bas !..

OLGA.

Oui, monsieur Pons, venez !..

MADAME DE MARVILLE, *éclatant, après avoir entendu la confidence de Madeleine.*

Oh !.. mesdames, messieurs... voulez-vous juger l'homme que j'accuse ?.. Eh bien, il n'avait pas rougi de surprendre ma bonne foi, et de me faire admettre auprès de ma pauvre Cécile un fruit de son inconduite !...

TOUS.

Oh !..

PONS, *prenant Olga dans ses bras.*

Ah !.. c'est infâme, ce que vous dites là !..

SCHMUCKE.

Olga !.. Madame, vous insultez une enfant !.. Dieu vous punira !..

MADAME DE MARVILLE.

Sortez !.. sortez.. et emmenez avec vous cette fille !... que je ne vous retrouve plus ici !..

Elle entre avec Madeleine dans la chambre de gauche.— Les invités se disposent à sortir. Berthier donne le bras à madame Chiffreville et sort. Popinot reste en arrière. — Pons, atterré, va de l'un à l'autre sollicitant une explication. — Berthier sort en lui jetant un regard de mépris. — Pons va vers Popinot, resté le dernier.

PONS, suppliant.

Monsieur le comte... vous qui êtes un homme aussi juste que bon... vous ne croyez rien à tout cela n'est-ce pas?..

POPINOT.

Ah ! monsieur... je ne comprends pas... sachez qu'à dater d'aujourd'hui, nous sommes complétement étrangers l'un à l'autre !..

Il sort donnant le bras à madame Cardot. Pons accablé tombe sur un fauteuil.

PONS.

Oh !..

SCHMUCKE, accourant à lui.

Qu'as-tu, mon pauvre ami ?..

PONS.

Je viens de recevoir mon dernier coup de poignard dans le cœur. Je ne m'en relèverai pas !.. je le sens !

SCHMUCKE.

Pons, ne dis pas ces choses-là !.. tu me brises le cœur !..

PONS.

Je crois qu'il n'y a que le bon Dieu qui ait le droit de faire le bien; voilà pourquoi tous ceux qui se mêlent de sa besogne en sont si cruellement punis !..

SCHMUCKE.

Je le crois.

OLGA.

Courage, monsieur Pons ! nous vous aimons ! Oh ! maintenant, vous verrez que cette femme n'aura pas menti ! Je serai bien votre fille !...

MADAME DE MARVILLE, entrant.

Eh bien ?.. Pons la regarde d'un air hébété.

SCHMUCKE, doucement.

Nous sortons, madame !... nous attendions qu'il eût assez de force pour marcher !... Vous l'avez tué !....

OLGA.

Vous avez été cruelle, madame !...

PONS, tout d'un coup se redressant et prenant le bras de Schmucke et d'Olga.

Oh ! mes amis, plus un mot !.. Venez, venez !.. Ils sortent.

SCÈNE XI

MADAME DE MARVILLE, MADELEINE, FRAISIER.

MADELEINE.

Madame, il y a ce monsieur qui veut à toute force vous parler! Il dit que c'est si important pour vous!...

MADAME DE MARVILLE.

Ah! mon Dieu!... faites entrer, alors!.. (Madeleine sort. — A part.) Oh! qui me fournira une vengeance?....

FRAISIER, entrant.

Moi, si vous le voulez, madame!...

MADAME DE MARVILLE.

Quoi?...

FRAISIER.

Je suis Fraisier, homme d'affaires, madame! Je n'avance rien dont je ne sois sûr!....

MADAME DE MARVILLE.

De quoi s'agit-il, monsieur?...

FRAISIER.

D'un héritage.

MADAME DE MARVILLE.

D'un héritage?...

FRAISIER.

De plus d'un million!..

MADAME DE MARVILLE.

Un million!... de qui?....

FRAISIER.

De votre cousin Pons!....

MADAME DE MARVILLE, se levant avec un sourire de triomphe.

Ah!.... (Elle sonne. Un domestique paraît.) Je n'y suis absolument pour personne!.. Absolument, vous entendez?...

Elle fait signe à Fraisier de s'asseoir et s'assied aussi. Coup de sonnette du rideau.

FRAISIER, pendant que le rideau tombe.

Il résulte, madame, de renseignements certains sur la santé de monsieur Pons.....

ACTE TROISIÈME

La loge de la Cibot. — A droite, porte d'entrée de la loge. Au fond, croisée grillée donnant sur la rue de Normandie. — Devant cette croisée, un établi de tailleur, sur lequel sont encore des habits à raccommoder, des ciseaux, un carreau, et autres ustensiles du métier. — A gauche, au fond, porte donnant dans la chambre à coucher de Cibot. Au premier plan, à gauche, une cheminée, un poêle à cuisine, dont le tuyau va se perdre dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

REMONENCQ, seul.

Des millions ici ! Ah ! si la Cibot était veuve !.. Le vieux Pons est au plus bas !.. comme il y aurait moyen d'avoir de ces belles choses pour rien !.. Mais à quoi que ça servirait, tant que son impotent de mari vivra ! A-t-il la peau dure, ce méchant tailleur. — Il se fait prier, mais ça finira tout de même (Il va voir à la porte de droite.) Il dort !.. (Revenant et se frottant les mains.) Eh ! eh ! il a la respiration gênée, le tailleur !.. (Il tire de sa poche une rondelle de cuivre, attachée au bout d'une ficelle.) Le sucre !.. (Il regarde avec inquiétude de tous côtés. — Il va pour mettre la rondelle sur le pot de tisane et s'arrête.) — Ah ! c'est ce médecin qui m'inquiète ! hier, il avait les yeux rivés aux miens... pourquoi donc ?.. Ah bah ! la tisane bout ! (Il met la rondelle dans la tisane, et la retient par la ficelle.) Et allons-y donc !.. je vas te la sucrer, moi, la tisane !.. (Il laisse la rondelle, se place devant le poêle, faisant face à la porte et tenant derrière le dos sa ficelle.) Une belle créature, la Cibot ! oh ! il faudra bien qu'elle soit ma femme !.. (Écoutant.) Des pas !. (Il retire vivement sa ficelle, attrape la rondelle dans sa main et la cache dans la poche de côté de sa veste, — il s'est brûlé, se secouant la main.) Ah ! fouchtra ! c'est chaud, ça !... C'est madame Cibot.

SCÈNE II

REMONENCQ, LA CIBOT.

REMONENCQ.

Eh bien ?

LA CIBOT.

Mon pauvre mari se meurt!..

REMONENCQ.

Nous sommes tous mortels!.. et là-haut?...

LA CIBOT.

Pas bien!

REMONENCQ.

Vous croyez qu'il en guérira?

LA CIBOT.

Lui?., c'est comme si sa fosse était faite!..

REMONENCQ.

Alors, il n'est que temps de penser aux affaires; fiez-vous à moi! Nous savons à quoi nous en tenir sur la valeur de la collection; eh bien, il faut pousser à la vente; c'est convenu avec Élie Magus qui achète argent comptant, en gros ou en détail.

LA CIBOT, avec un soupir.

Tenez, je vous le cache pas, ce que m'a dit monsieur Fraisier m'effraie!... Il paraît que les héritiers légitimes sont des gens qui pourraient nous faire bien du mal!...

REMONENCQ.

Votre Fraisier? je m'en fiche comme de ça! Menons notre barque tous les deux; il n'y a pas besoin de dire nos affaires à d'autres!...

LA CIBOT, regardant par la porte.

Motus! n'un n'instant, voilà le docteur qui sort!... Il va nous donner des nouvelles!...

REMONENCQ, avec dépit.

Oh!... toujours ce médecin!...

LA CIBOT, de la porte.

Monsieur Poulain!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR POULAIN, entrant.

LA CIBOT.

Eh bien, monsieur le docteur, comment qu'il va, notre cher malade?...

POULAIN.

Mal!.. une hépatite des plus dangereuses!.. cependant soigné par moi, gardé par vous, monsieur Pons peut guérir.

LA CIBOT.

Hélas! mon cher monsieur, mon pauvre n'amour d'homme

n'a bien été soigné par vous et par moi ; ça ne l'empêche pas...

Mouvement de Remonencq.

POULAIN.

Oh ! la maladie de votre mari est étrange !.. elle déjoue toute mon expérience !...

LA CIBOT.

Mais enfin, de quoi qu'il meurt ?...

REMONENCQ, très-agité.

Eh bien, eh bien, quoi !.. à quoi que cela vous sert de savoir le pourquoi et le comment?... pour vous enfoncer encore des épingles dans le cœur !...

POULAIN.

Mon Dieu ! j'ai tout lieu de croire qu'il meurt de la maladie des portiers !... un étiolement général, un sang vicié...

REMONENCQ, vivement.

Eh ! oui, pardié !... il ne bougeait jamais c' t' homme !... je lui disais bien, moi, qu'il avait tort de ne pas sortir le dimanche, et de ne pas faire le lundi !... on ne vit pas sans cela !..

POULAIN, à part.

Qu'a donc cet homme ? comme il a l'air agité !...

REMONENCQ, à part, s'essuyant le front.

Ils ne finiront donc pas de parler de Cibot !...

Poulain va pour sortir et se rencontre avec Fraisier qui entre.

SCÈNE IV

Les Mêmes, FRAISIER.

FRAISIER, à la porte.

Madame Cibot !...

LA CIBOT, à part.

Ah ! monsieur Fraisier ! (Haut.) Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur !...

FRAISIER.

Eh mais, je ne me trompe pas !... c'est cet excellent docteur !...

POULAIN.

Ah !... Fraisier !... par quel hasard ?...

FRAISIER.

Vous soignez monsieur Pons ?

POULAIN.

Oui !...

FRAISIER.

Je ne pouvais mieux tomber alors!... je venais prendre de ses nouvelles de la part de sa famille... Madame de Marville est fort inquiète, et j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de venir elle-même, malgré la scène déplorable qui a causé sa désunion avec son cousin...

Ils se parlent bas.

REMONENCQ, *bas à la Cibot.*

Ah!... déjà la famille qui s'inquiète!... Vous tardez trop à agir, madame Cibot!...

LA CIBOT.

Oh!... ce Fraisier!... voyez-vous, ce coureur d'affaires, comme il a déniché celle-là!...

REMONENCQ.

Pardié!... c'est vous qui lui avez porté le nid.

LA CIBOT.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien marmotter comme cela?

POULAIN, *bas à Fraisier.*

Enfin, pour moi, c'est un homme perdu!...

FRAISIER.

Dans combien de temps?

POULAIN.

Six semaines, au plus!... (*Indiquant Remonencq.*) Quel est cet homme?

FRAISIER.

Un Auvergnat, marchand de ferrailles, qui me paraît fort avant dans les affections de madame Cibot.

REMONENCQ, *à part, troublé.*

Qu'est-ce donc qu'ils ont à me regarder comme ça?...

POULAIN.

Et qui, alors, suivant vous, pourrait bien aspirer à la succession très-prochaine du concierge.

FRAISIER.

Tout me porte à le croire!...

POULAIN, *à part.*

Allons, allons, le dernier mot n'est pas dit là-dessus!...

FRAISIER.

Quelle conséquence en tirez-vous?

POULAIN.

Aucune encore!... la science répondra!

FRAISIER.

Ah! ah!

POULAIN.

Allons, madame Cibot, n'oubliez pas mes recommandations!... Adieu, Fraisier. *Il sort reconduit par madame Cibot.*

REMONENCQ, à part.

Je croyais qu'il n'allait pas partir !... ouf !...

FRAISIER, le regardant.

Le fait est que cet homme a une mauvaise figure !...

SCÈNE V

FRAISIER, REMONENCQ, LA CIBOT.

FRAISIER, bas à la Cibot.

Je désire m'entretenir avec vous, seule, un instant !

LA CIBOT.

Oh ! (Montrant Remonencq.) Monsieur est un ami !

FRAISIER.

Je n'ai affaire qu'à vous ?

LA CIBOT.

Laissez-nous, Remonencq !... Ah ! tenez, portez donc une tasse de tisane à Cibot !...

REMONENCQ.

Oui, oui !...

LA CIBOT, bas à Remonencq.

Je vous dirai tout !...

REMONENCQ, même jeu.

Du nouveau qui se mitonne ! prenez garde !...

LA CIBOT.

Oh ! à finaud, finaude et demie ! ne me laissez pas trop longtemps avec lui !...

REMONENCQ.

Suffit.

Il sort par la porte, deuxième plan à gauche.

FRAISIER.

Madame Cibot, vous êtes venue, l'autre jour, me consulter au sujet de la succession du bonhomme Pons, succession qui, à ce qu'il paraît, est bien près de s'ouvrir !... Je vous ai montré le danger qu'il y a pour vous à vouloir vous substituer à des héritiers naturels qui ont bec et ongles, et puissance par-dessus le marché !... Aujourd'hui, je suis chargé des intérêts de la famille de Marville !...

LA CIBOT.

Ah !...

FRAISIER.

Alors, vous comprenez qu'il est de toute nécessité que vous agissiez de concert avec moi, si vous tenez à tirer quelque chose de la succession ; autrement, vous vous y briseriez.

LA CIBOT.

Mais, mon Dieu, je ne demande rien, moi !

FRAISIER.

Ecoutez, jouons cartes sur table !... vous ne connaissez point madame de Marville; sachez donc que si, pour arriver à ses fins, elle jugeait utile de nous envoyer tous les deux en cour d'assises et au bagne, moi qui suis innocent comme l'enfant qui naît, je prendrais mon passe-port et irais aux États-Unis. (Mouvement de la Cibot.) Or, vous convoitez la succession !... Oh ! ne me le cachez pas, je le sais, je vous connais sur le bout du doigt. Eh bien, ma chère madame Cibot, madame de Marville, qui vient de marier sa fille au vicomte Popinot, s'est dépouillée pour elle de toute sa fortune ; croyez-vous que dans ces circonstances, elle néglige la succession de votre monsieur Pons ?

LA CIBOT.

Mais ils sont brouillés !...

FRAISIER.

Qu'est-ce que cela fait ? Raison de plus ! Tuer un parent de qui l'on se plaint, c'est quelque chose; mais hériter de lui, c'est là un plaisir !...

LA CIBOT.

Mais le bonhomme a ses héritiers en horreur !... Il me répète que ces gens-là l'ont écrasé comme un œuf qui se trouverait sous un tombereau.

FRAISIER.

Voulez-vous être broyée ainsi ?...

LA CIBOT, mouvement d'effroi.

Ah ! mon Dieu !... mais j'aimerais mieux laisser tout cela là.

FRAISIER.

Que vous tiriez, de cette affaire-là, une trentaine de mille francs, c'est possible ; mais la succession, il n'y faut pas songer !... Je vous le répète, il y a pour madame de Marville, non-seulement un intérêt de fortune, mais encore une satisfaction de vengeance !... car, à l'entendre parler, votre malade s'est conduit envers elle comme un monstre !...

LA CIBOT.

Ça ne m'étonnerait pas qu'il en soye un !... Figurez-vous que voilà dix ans passés que j'y mets du mien, il le sait, il a mes économies, et il ne veut pas me coucher sur son testament... Non, monsieur, il ne le veut pas !... il est têtu comme un vrai mulet... Voilà dix jours que je lui en parle. Il ne

desserre pas les dents : le plus qu'il m'a dit, c'est qu'il me recommanderait à monsieur Schmucke.

FRAISIER.

Il compte donc faire un testament en faveur de ce Schmucke?

LA CIBOT.

Il lui donnera tout!

FRAISIER.

C'est ce dont il importe d'avoir des preuves.

LA CIBOT, montrant la porte d'entrée.

Tenez, vous voyez ce vieux qui monte l'escalier?... c'est mon monsieur Schmucke!...

FRAISIER, regardant.

C'est l'homme!..

LA CIBOT.

Oui!..

FRAISIER.

La pierre d'achoppement!

LA CIBOT.

Dam! il paraît, puisque vous le dites! ..

FRAISIER.

Il importe donc que vous me préveniez dès que vous aurez connaissance d'un testament!.

LA CIBOT.

Mais mon Dieu!..

FRAISIER.

Examinez bien votre position : elle est superbe. Si vous suivez mes conseils de point en point, vous aurez, je vous le garantis, trente ou quarante mille francs de cette succession. Mais cette belle médaille a un revers. Supposez que madame de Marville apprenne que vous voulez écorner le million du bonhomme Pons, — car il y a toujours des gens qui se chargent de dire ces choses-là! — en dix minutes on vous renvoie de la loge et on vous donne deux heures pour déménager...

LA CIBOT.

Qué que ça me fait, je resterais chez mes messieurs comme leur femme de confiance!..

FRAISIER.

Et voyant cela, l'on vous tendrait un piége, et vous vous réveilleriez un beau matin dans un cachot, sous une accusation capitale!

LA CIBOT.

Moi! moi qui n'ai n'une centime à autrui!. moi! moi!!

FRAISIER.

C'est une bataille que cette entreprise... et vous irez plus loin que vous ne pensez!.. On se grise de son idée, on tape dur!...

LA CIBOT.

Oh!

FRAISIER, lui tapant sur l'épaule.

Allons, maman, vous êtes ici à confesse... ne trompez pas votre confesseur, surtout quand ce confesseur a le pouvoir de lire dans votre cœur!...

LA CIBOT, après un moment de silence.

Vous dites donc, mon bon monsieur Fraisier, qu'en vous laissant faire, j'aurais quelque chose, sans rien craindre?..

FRAISIER.

Je vous garantis trente mille francs, à la condition que vous me fournirez les moyens de voir le testament!..

LA CIBOT.

Enfin. (Pleurant.) Peut-être alors que je ne m'entendrai plus dire qu'on peut me jeter dans un cachot comme une criminelle!..

Remonencq rentre et écoute. — Fraisier l'aperçoit.

FRAISIER, à part.

Ah! l'homme du docteur!.. (Haut.) Eh! mon Dieu! voulez-vous savoir comment vous pourriez être jugée et condamnée? (Regardant attentivement Remonencq qui fuit son regard.) Votre mari est mort!.. je suppose... monsieur Pons se meurt... on vous espionne... vous obtenez d'être mise sur le testament de monsieur Pons... c'est parfait!.. Un beau jour la justice arrive... Elle a beau jeu, il y a là deux cadavres...

REMONENCQ, avec violence, après un moment d'agitation fébrile.

Bon, bon, c'est pour effrayer cette femme, n'est-ce pas?.. Pourquoi donc qu'on irait arrêter des gens qui sont innocents comme l'enfant à la mamelle?

FRAISIER, l'examinant froidement.

Eh! mon Dieu! la justice est comme la médecine, elle a ses victimes!.. Je connais le danger!..

LA CIBOT, vivement, et bas à Fraisier.

Je serai tout à vous!... (Voyant entrer Schmucke.) Eh! pauvre cher chérubin de monsieur Schmucke, comme vous avez l'air affligé!..

SCÈNE VI

LES MÊMES, SCHMUCKE.

SCHMUCKE, de la porte.

Pons ne va pas bien!.. Il a battu la campagne toute la matinée. Il a comme une conscience de la gravité de son état, et il m'envoie dire au notaire de venir, demain, pour mettre ordre à ses affaires!

FRAISIER, à part.

Ah! ah!.. nous y voilà!..

SCHMUCKE.

Veillez pendant mon absence, ma bonne madame Cibot! je serai bientôt revenu; il a de telles crises qu'Olga n'y suffirait pas, à elle seule!..

LA CIBOT.

Eh! soyez donc tranquille!.. est-ce que je ne suis pas là, moi, toujours?...

Schmucke sort.

FRAISIER, bas à la Cibot.

Songez à nos conventions!..

LA CIBOT, bas.

Toute à vous!..

FRAISIER, même jeu.

Vous me préviendrez quand le notaire sera arrivé; et après son départ, vous m'aurez le testament pendant cinq minutes!

LA CIBOT.

Et j'aurai trente mille francs? Convenu!..

FRAISIER, à part, en sortant.

Allons prévenir madame de Marville!

SCÈNE VII

REMONENCQ, LA CIBOT.

REMONENCQ.

Eh bien? maintenant, pensez-vous qu'il faille agir vite si vous voulez retirer quelque chose de la succession?..

LA CIBOT.

Oui, mais comment?..

REMONENCQ.

Voici les héritiers qui vont se remuer, et qui sont capables de nous faire bien de la peine!.. Il faut prendre les devants.

Je vous l'ai dit. Elie Magus est prêt à acheter tout ou partie... Vous comprenez, monsieur Pons une fois mort et enterré, qu'on trouve cinquante-trois tableaux au lieu de soixante-sept, personne n'en saura le compte ! D'ailleurs, si monsieur Pons en a vendu de son vivant, on n'a rien à dire!..

LA CIBOT.

Pardié !.. mais jamais il ne voudra en vendre !.. Il aimerait mieux mourir de faim à côté !..

REMONENCQ.

Aussi, n'est-ce pas à lui qu'il faut s'adresser !.. d'ailleurs il n'a plus sa tête !... C'est monsieur Schmucke qu il faut decider !

LA CIBOT.

Oh ! attendez donc !.. mon doux Jésus, voilà la vraie affaire !.. monsieur Schmucke est un homme qui n'a pas la moindre idée de ce que valent toutes ces belles choses. Il s'en doute si peu, qu'il les donnerait pour un morceau de pain.

REMONENCQ.

Eh bien donc?..

LA CIBOT.

Ça y est!.. je le ferai passer par où je voudrai!

REMONENCQ.

Songez qu'il faut une quittance en règle, signée par lui!

LA CIBOT.

On l'aura!

REMONENCQ.

Et donnant, donnant!... j'ai pris mes précautions !.. j'ai l'argent sur moi !..

LA CIBOT.

Amour d'homme !..

REMONENCQ.

Un bon commencement de dot pour vous, la Cibot !.. mais vous me promettez d'être ma femme?..

LA CIBOT.

Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose, monstre !.. combien allez-vous donc me donner de ces quatre ou cinq tableaux?...

REMONENCQ.

Je me charge d'en avoir quarante-six mille francs!

LA CIBOT.

Ah ! vous m'en remettez quarante-trois mille, et vous êtes censé les acheter trois mille francs à monsieur Schmucke; après quoi je vous en aurai quatre ou cinq autres, que vous achèterez deux mille à monsieur Schmucke, et nous partageons le surplus vous et moi ; ça y est-il?

REMONENCQ.

Tope! mais faut nous depêcher, touchtra!

On voit par la fenêtre du fond Schmucke traverser la rue.

LA CIBOT.

Ah! tenez! voilà justement monsieur Schmucke. Allons, détalez, je fais mon affaire de cette vente, je vous appellerai quand il sera temps.

REMONENCQ.

Maman Cibot, je voudrais bien être plus vieux de dix mois, allez!.. comme vous allez être belle dans votre beau magasin du boulevard!..

LA CIBOT, le reconduisant.

Enjôleur!..

Elle lui tape sur l'épaule, ils se séparent en riant.

SCÈNE VIII

SCHMUCKE, LA CIBOT, puis OLGA.

LA CIBOT, seule réfléchissant.

Quarante-trois mille francs avec Elie Magus!.. une vingtaine de mille avec Remonencq!.. Les trèfles de mon jeu.

SCHMUCKE, tombant sur une chaise.

Ah! madame Cibot! je suis brisé!.. donnez-moi l'hospitalité un instant!.. ah! tout cela me tue!..

LA CIBOT.

Je le crois bien!..

SCHMUCKE.

Non, voyez-vous, ce pauvre ami qui pleure des larmes de sang, qui va jusqu'au fond du chagrin, avant de monter au ciel, ça me tue!.. je ne survivrai pas à Pons!

LA CIBOT.

Laissez donc, ça passera!.. ah, j'ai eu bien des affaires par rapport à vous!.. v'là que nous n'avons plus rien! Il y a quelques jours que je me suis procuré encore de l'argent...

SCHMUCKE.

Et comment?

LA CIBOT.

Et ma tante!...

SCHMUCKE.

Quelle tante?

LA CIBOT.

Le clou!..

SCHMUCKE.

Le clou?..

LA CIBOT.

Ah! cher homme, est-il simple!.. Non, vous n'êtes un saint, n'un amour d'innocence, n'un homme à empailler, comme disait cet ancien acteur! Comment! vous êtes à Paris depuis trente ans, vous avez vu les révolutions, et vous ne connaissez pas le *Monde*-Piété... les commissionnaires où l'on vous prête sur vos z'bardes? J'y ai mis mes couverts d'argent, huit à filet. C'est pas la peine de parler de ça à notre chérubin, ça le tribouillerait, ça le ferait jaunir, et il est bien assez irrité comme cela!.. sauvons-le, avant tout, et nous verrons après!..

SCHMUCKE.

Bonne femme!.. cœur sublime!...

LA CIBOT.

Mais dame!... il n'y a plus rien! toutes mes économies y ont passé!.. Trois mille deux cent francs!.. toute ma fortune, mes économies de vingt-six ans de ménage! plus rien!.. rien de rien!.. et les médicaments!.. moi, je souffrirais bien le martyre pour vous qui êtes un ange!

SCHMUCKE.

Non, je suis un pauvre homme qui aime son ami, et qui donnerait sa vie pour le sauver.

LA CIBOT.

Et de l'argent, mon bon monsieur Schmucke! Une supposition, vous ne me donneriez rien, qu'il faut trouver trois mille francs pour vos besoins! Ma foi, savez-vous ce que je ferais à votre place? je n'en ferais ni une ni deux, je vendrais sept ou huit méchants tableaux et je les remplacerais par quelques-uns de ceux qui sont dans votre chambre, retournés contre le mur faute de place!... car un tableau ou un autre, qu'est-ce que ça fait?,..

SCHMUCKE.

Et pourquoi?

LA CIBOT.

Il est si malicieux! c'est sa maladie; il est capable de se lever, de fureter, et si, par hasard, il venait dans le salon, quoiqu'il soit si faible, qu'il ne pourra plus passer le seuil de la porte, il trouverait toujours son nombre!

SCHMUCKE.

C'est juste!

LA CIBOT.

Mais nous lui dirons la chose quand il sera tout à fait bien. Avouez la vente, vous rejetterez tout sur moi, sur la nécessité de me payer. Allez, j'ai bon dos!

SCHMUCKE.

Je ne puis disposer de choses qui ne m'appartiennent pas !

OLGA, *entrant.*

Ah! monsieur Schmucke.

SCHMUCKE.

Comment va-t-il?

OLGA.

Il repose!... je vais chercher sa potion pendant son sommeil.

SCHMUCKE.

Oh ! ma petite Olga, tous les malheurs fondent sur nous!... Voilà quecette bonne madame Cibotqui, jusqu'à présent, s'est sacrifiée pour nous, n'a plus d'argent!... Comment soigner notre pauvre ami!..

OLGA.

Eh!... mais je travaillerai!... je passerai les jours et les nuits!...

LA CIBOT.

Oui, vous vous tuerez pour gagner trente sous par jour et il faut vingt francs de remèdes tous les jours à monsieur Pons!

OLGA.

Oh! mon Dieu!...

SCHMUCKE.

Olga, vous êtes une enfant, la pureté même!... rien que de bon et de juste n'a pu germer dans votre cœur!... vous êtes encore tout près de Dieu, et la vérité doit être en vous!... Conseillez-moi !...Madame Cibot est d'avis de vendre quelques-uns des tableaux, ponr subvenir aux dépenses!

LA CIBOT.

Mais dame, si vous tenez à sauver votre ami?

SCHMUCKE.

Si j'y tiens, mon Dieu !... voyons, Olga, ai-je le droit de le faire?...

OLGA.

Oh! tout pour le sauver !...

LA CIBOT.

D'ailleurs, pour vous excuser, je puis faire une chose ; je vais vous assigner en paiement, vous, et monsieur Pons!...

SCHMUCKE.

Ce serait le tuer !

LA CIBOT.

Choisissez !... mon Dieu, vendez les tableaux, et dites-le-lui après, vous lui montrerez l'assignation.

SCHMUCKE, après avoir consulté du regard Olga qui fait un signe d'acquiescement.

Eh bien ! oui ! assignez-nous... ça sera mon excuse!... Je lui montrerai le jugement! Allez, ma petite Olga!...

Olga sort.

LA CIBOT.

C'est dit!... Il y a le voisin Remonencq qui peut faire le marché, voulez-vous que je l'appelle?

SCHMUCKE.

Il nous donnera l'argent?

LA CIBOT.

Pardié !... Croyez-vous qu'autrement je vous adresserais à lui?...

SCHMUCKE.

Allez donc !...

LA CIBOT, appelant à la fenêtre.

Remonencq !

SCÈNE IX

Les Mêmes, REMONENCQ.

REMONENCQ, du dehors.

Quoi qu'il y a pour votre service, madame Cibot?

LA CIBOT.

Venez !... (Bas, à Schmucke.) Laissez-moi faire le marché !... ça me connaît, ça !... (Entre Remonencq.) (Haut.) Combien que vous donneriez bien de huit tableaux de la galerie de monsieur Pons ?

REMONENCQ.

A choisir?

LA CIBOT.

Oui !... (A Schmucke, bas.) Les uns ou les autres, c'est toujours la même bêtise, pas vrai ?... (Haut.) Voyons, barguignons pas, combien ?...

REMONENCQ.

Ah ! fouchtra !... voisine, les temps sont durs, la vogue n'est pas aux tableaux, on ne sait pas combien de temps on gardera ça en magasin !... pour moi, ça vaudrait dans les prix de quatorze à quinze cents francs !...

LA CIBOT.

Quinze cents francs !... Dieu de Dieu !... passez votre chemin, rapiat !... vous n'êtes pas notre affaire !...

REMONENCQ.

Ah ! vous êtes dure au pauvre monde, voisine !... Combien que ça vaut donc pour vous ?...

LA CIBOT.

Trois mille cinq cents francs ! pas un sou de moins !...

REMONENCQ.

Oh !... voyons, voulez-vous deux mille ?

LA CIBOT.

Allez donc vous cacher !... bonjour, je m'adresserai à un autre !...

Fausse sortie de Remonencq.

REMONENCQ, revenant.

Voulez-vous partager la différence ?

LA CIBOT.

Allons, trois mille, tout rond !... Oui ?... non ? Dépêchez-vous, j'ai pas le temps de bavarder, moi !... Non ? alors bonjour, je vais chez l'autre.

REMONENCQ.

Fouchtra !... que vous êtes dure !... enfin ! faut bien en passer par là ! tope !... Quand livrez-vous ?

LA CIBOT.

Tout de suite !... Quand payez-vous ?

REMONENCQ.

Tout de suite.

LA CIBOT, poussant du coude Schmucke. — Bas.

Hein ? comment trouvez-vous que je m'y prends ? (Haut.) L'argent, alors !...

REMONENCQ, tirant des billets de son portefeuille.

Voilà les trois mille francs... faites-moi une quittance.

LA CIBOT.

Allons, monsieur Schmucke, la quittance.

SCHMUCKE, regardant les billets.

Cet argent me ferait croire que ces brimborions valent quelque chose. (Il s'assied et écrit une quittance.) Voilà la quittance.

LA CIBOT.

Maintenant, emmenez-le choisir ses tableaux !...

Remonencq ôte sa veste, et la pose pliée en deux sur une chaise.

SCHMUCKE.

Venez, monsieur !... (A part.) Oh ! mon Dieu ! ai-je bien fait ?... Ah ! Olga m'a dit que oui !...

Il sort avec Remonencq.

SCÈNE X

LA CIBOT, seule, puis REMONENCQ.

LA CIBOT.

Allons, allons, ma journée n'est pas perdue!... et c'est la Providence qui m'a envoyé n'ici cette petite chipie d'Olga! .. Tout ça pourrait bien changer les dispositions de monsieur Pons! Quand il verra que ce sont ses deux amis qui ont pris sous leur bonnet de vendre ces bibelots qu'il aime autant, au moins, que la vie, il est dans le cas de les mettre à la porte comme des voleurs et des assassins!... et c'est bien la première chose que je lui dirai d'abord... Est-il canaille, ce vieux Schmucke, avec ses airs de sainte-n'y-touche!... Disposer comme cela du bien de ses amis!... Ah! fiez-vous donc n'aux amis!... Tous crapules, comme disait cet ancien acteur!

REMONENCQ, entrant avec des tableaux chargés sur un crochet.

Ça y est!... ça a pas été facile!... Enfin, voilà!... Ah! la Cibot, vous êtes une gaillarde, vous!... Elie Magus, vous et moi... il ne nous faudrait pas beaucoup de journées comme celle-là pour nous retirer du commerce!...

Fausse sortie.

LA CIBOT, l'arrêtant et tendant la main.

L'argent!

REMONENCQ, cherchant dans son portefeuille.

Ah! ça!... promis... dû... entre honnêtes gens!... voilà vos quarante-trois mille francs!

Il sort.

LA CIBOT, prenant les billets avec avidité.

Oh! la belle monnaie! et dire que j'aurais été assez bête pour laisser cela à des héritiers!... Oh! les jolis petits billets!

Elle les embrasse. — Au moment de son plus grand enthousiasme, Fraisier entre à pas de loup, contemple cette scène, et arrive derrière la Cibot.

SCÈNE XI

LA CIBOT, FRAISIER, puis LE DOCTEUR POULAIN.

FRAISIER, tapant sur l'épaule de la Cibot qui pousse un cri.

Je vous le disais bien, la petite mère, que vous iriez bien loin!

LA CIBOT.

Ah! monsieur Fraisier!...

FRAISIER.

Tous ces beaux billets de banque sont à vous?

LA CIBOT.

Mais certainement!... (Balbutiant.) On a son aisance!... c'est connu!...

FRAISIER.

Et quels sont donc ces tableaux qu'emporte votre voisin, que je viens de rencontrer là?

LA CIBOT.

Mais... mais... Ah! dame, il est marchand de curiosités, lui, et... (Cherchant.) et dame, vous concevez... (Trouvant. — Avec volubilité.) Il a un bout de magasin ici, dans la cour... Il est bien libre de déménager ses bibelots, si ça lui plaît...

FRAISIER.

Ah! ah!... Voyons, madame Cibot, passons l'éponge là-dessus; je ne chercherai pas plus avant!... ce serait peut-être trop dangereux pour vous!... Ne tremblez pas!... mais pour Dieu, ne me trompez plus, et soyez à mes ordres!

LA CIBOT, humblement.

Toute à votre service, monsieur Fraisier...

FRAISIER.

J'ai réfléchi que nous ne pouvons marcher en sûreté en nous appuyant sur des appréciations douteuses de ces tableaux et de ces curiosités. J'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir, et d'avoir là-dessus un jugement d'expert.

LA CIBOT.

Eh bien... Elie Magus...

FRAISIER.

Elie Magus, soit! donc, vous allez l'envoyer chercher et vous arranger de manière que je puisse visiter, avec lui, les appartements!... c'est entendu?

LA CIBOT.

Je vais l'envoyer chercher tout de suite par le voisin Remonencq.

POULAIN, entrant.

Eh bien, et notre malade?...

LA CIBOT.

Toujours dans le même état... Voyez-le donc, monsieur le docteur!

POULAIN, entrant dans la chambre de droite.

Pardon, Fraisier!...

MADAME CIBOT.

Avez-vous besoin de moi?...

POULAIN.

Non!...

FRAISIER.

Allez, madame Cibot !...

La Cibot sort.

FRAISIER, seul.

Ah ! la mauvaise fortune se lasserait-elle donc de me poursuivre?... Que diable, je me demène pourtant assez pour sortir de ses griffes !... (Apercevant une ficelle qui sort des poches de la veste laissée par Remonencq.) Tiens, qu'est-ce donc que cela?... C'est la veste de l'Auvergnat !... (Il tire la ficelle au bout de laquelle se trouve attachée une rondelle de cuivre.) Tiens, tiens !... une rondelle de cuivre... une ancienne médaille... et rudement oxydée encore !... en dessous, une étiquette, avec un numéro de catalogue... le numéro est lavé, et à peu près illisible... diable, diable !... pourquoi donc cette mine de vert-de-gris suspendue à une ficelle?.. confisquons cela !... c'est louche !... (Riant.) Je rirais bien si la Providence m'avait choisi pour son ministre de la justice !...

Il met la rondelle dans sa poche.

POULAIN, sortant de la chambre.

Madame Cibot ?...

FRAISIER.

Elle est sortie pour un instant !...

POULAIN.

Ah !... c'est que si elle veut que son mari reçoive les secours de la religion, il n'est que temps d'envoyer chercher un prêtre !...

FRAISIER.

Ah ?...

POULAIN.

Oui... il se meurt !...

FRAISIER.

Docteur, un mot !... Voyez donc, je vous prie, ce que pourrait être cette rondelle de cuivre que j'ai trouvée ici, attachée au bout d'une corde, qui sortait de la poche de cette veste, tenez, là... qui appartient au voisin Remonencq, le prétendant de madame Cibot.

POULAIN.

Du cuivre oxydé ! ah ! ah !

FRAISIER.

Veuillez bien remarquer l'étiquette qui est en dessous, je vous prie !...

Poulain prend un vase et y verse la tisane qui est sur le poêle.

POULAIN.

Merci, Fraisier !... cette découverte pourra bien me donner

le mot de mes doutes, et jeter la lumière sur un drame terrible!... Venez avec moi chez le pharmacien; nous allons analyser cela!...

FRAISIER.

Ah! docteur!... Dieu ne laisse jamais un crime impuni!...

ACTE QUATRIÈME

Le salon de Pons. — A droite, cheminée avec du feu. — Devant la cheminée une chaise longue sur laquelle est étendu Pons. — A droite, deuxième plan, porte donnant dans la chambre à coucher. — A gauche, porte donnant dans la chambre de Schmucke. — Au fond à gauche, porte vitrée. — Entre les deux portes de gauche, un orgue. — Tableaux couvrant toutes les parties libres du mur. — Etagères, consoles, crédences. — Lustre ancien.

SCÈNE PREMIÈRE

PONS, BRUNNER, OLGA.

Pons est étendu sur la chaise longue. Olga est agenouillée près de lui. Brünner, debout, sucre une tisane.

PONS.

Ah ! mes pauvres enfants !... je vous remercie bien !... je suis au bout de ma vie, voyez-vous... ils m'ont tué !... Et c'est doux, allez, — en ce grand chagrin d'entrer dans la mort, — c'est doux de s'éteindre entre de bons amis.

OLGA.

Mon bon monsieur Pons, ne parlez pas ainsi !...

BRUNNER.

Voyons, Pons, pas de ces idées... je vous vois dans un mois, arpentant les boulevards et courant les ventes...

PONS.

C'est bien fini, allez !... mais pourquoi vous affliger ? la mort, c'est un rendez-vous !... Et puis, si ce n'était votre amitié et celle de mon pauvre Schmucke, qu'il m'est pénible de quitter, la vie est-elle donc si regrettable pour moi ? Dieu n'a pas voulu qu'elle fût comme je la rêvais ! j'aurais tant aimé une femme, des enfants, une famille !... Vivre chéri de quelques êtres, dans un coin, était toute mon ambition ! car vous le savez bien, Brünner, le but de la vie, c'est la famille !...

BRUNNER.

C'est vrai. (A Olga.) Ne le pensez-vous pas aussi, mademoiselle ?...

OLGA, rêveuse.

Oh ! oui !

PONS, examinant attentivement Olga.

N'est-ce pas, ma petite Olga, que tu comprends bien ce bonheur, d'être toute à un être aimé ; de passer sa vie à l'ombre de son amour, de caresser de frais petits enfants dans lesquels on revit ! ah ! voilà l'avenir que je voudrais t'avoir fait !... voilà qui me consolerait du départ, si je savais que derrière moi je laisse des heureux.

OLGA.

Oh ! monsieur Pons, moi je ne suis qu'une pauvre fille !... j'ai eu ma part de bonheur, puisque, dans mon infortune, Dieu m'a fait rencontrer votre douce affection !... Il ne faut pas que j'en demande davantage, ce serait me montrer ingrate envers la Providence !...

BRUNNER.

Mademoiselle, écoutez-moi ! (Olga se lève.) Écoutez-moi, mon bon Pons ! moi aussi, je l'ai rêvé, ce bonheur !.. J'ai cherché autour de moi, et je n'ai rien trouvé... et j'ai fatalement contribué au malheur de ce saint homme, qui voulait se dévouer pour faire des heureux !

PONS.

Ne parlons pas de cela, mon ami, je ne croyais pas au mal !.. Vous avez été plus clairvoyant que moi ! que Dieu en soit béni !...

BRUNNER.

Ce triste jour, mademoiselle, où j'ai rompu avec la famille de Marville, mademoiselle Cécile avait près d'elle une dangereuse rivale : auprès des fourberies féminines, de la coquetterie, des ambitieux calculs de cette sotte petite fille, je voyais la simplicité du cœur, les charmes de la jeunesse, l'attrait d'une pure et mélancolique beauté ; je respirais un parfum de chasteté et de vertu qui m'enivrait doucement ; de ce jour, mademoiselle, je vous ai aimée ; de ce jour, je vous ai suivie, et mon amour n'a fait que s'accroître...

PONS, lui prenant la main.

Je le savais bien, moi !

OLGA, se serrant contre Pons.

Oh ! non ! non !... ce n'est pas possible !...

BRUNNER.

Mademoiselle, ce sera un jour béni pour moi que celui où vous daignerez m'accorder votre main ! Et tout ce qu'un honnête homme peut faire pour rendre une femme heureuse, soyez-en sûre, je le ferai !...

PONS.

Merci, Brünner !... merci !... Vous êtes bien l'homme que j'avais deviné !... Et toi, Olga, voyons, mon enfant! est-ce que tu ne l'aimes pas, ce brave cœur qui te sera si dévoué!...

OLGA, se cachant la tête dans ses mains.

Oh ! si, si; mais, mon Dieu, c'est un rêve !...

PONS.

Ah ! mes bons petits enfants, je le savais bien, moi !... Voyez-vous, quand on compte par minute ce qui vous sépare de la mort, on s'approche de Dieu, et les mystères de l'avenir s'illuminent !... et je me disais alors que si, avant de mourir, je pouvais unir vos mains, puisque vos cœurs s'appelaient, je serais bien heureux !...

BRUNNER.

Et... vous consentez, mademoiselle ?.. Olga, au nom de Dieu qui nous entend, m'aimez-vous assez pour unir votre vie à la mienne?

OLGA.

Je... je vous aime...

Brünner lui baise les mains.

PONS, se levant et s'appuyant sur Brünner et Olga.

Oh !... merci, merci !... Tenez, vous me donnez une vie nouvelle... je suis dans le cas de signer à votre contrat !...

OLGA.

Oui, oui !...

PONS, se sentant pris d'une violente douleur, porte la main à sa poitrine.

Ah ! je crois que je me suis trop avancé !... Dieu ne le veut pas ! je me soumets !

Il tombe sur la chaise longue. Olga est à ses pieds.

BRUNNER.

Nous vous arracherons à la mort, Pons !... Croyez-vous donc qu'entouré comme vous l'êtes, par Schmucke, m demoiselle, moi, madame Cibot...

PONS.

Oh ! mes amis, ne parlons pas de celle-là !... j'ai de tristes idées sur son compte, depuis ma maladie ! ou je me trompe fort... et je le désire, ou cette femme n'est qu'une horrible mégère qui ne cherche qu'à exploiter ma mort... Et... tenez, Brünner, rendez-moi un service ! connaissez-vous un notaire dans lequel vous ayez toute confiance?

BRUNNER.

Certainement !... mon ami Hennequin... la probité en personne!

PONS.

Eh bien ! allez le chercher, et amenez-le-moi dans une

heure; vous tâcherez qu'il entre ici incognito ; voyez-vous, j'ai quelques dispositions à prendre, et depuis longtemps, madame Cibot me souffle un nom de notaire... je ne vois pas bien clair dans tout cela... mais cette insistance me semble louche !...

BRUNNER.

Je vais le chercher immédiatement !...

Il se dispose à sortir.

OLGA.

Mon bon monsieur Pons, voulez-vous que nous vous conduisions à votre lit ?..

BRUNNER.

Oui... voulez-vous ?...

PONS.

Non, mes enfants, je vais me reposer un peu ici en attendant !... Va, ma petite Olga, je n'ai pas besoin de toi !..

BRUNNER.

Dans une heure, je serai ici !... *Il sort à gauche.*

PONS.

Je sens que le sommeil me vient !.. je vais bien reposer... j'ai le cœur si content !.. Ah ! ma petite Olga, vas-tu être heureuse !...

OLGA.

Oh ! oui ! et vous serez témoin de mon bonheur !.. et vous le partagerez avec nous !..

PONS.

Oui !.. peut-être !.. tiens, je ne souffre pas... et le bon sommeil !.. va te reposer, Olga ! Schmucke va... arriver... ce bon... Schmucke.

Il s'endort.

OLGA, *le regardant.*

Mon Dieu !.. mon Dieu !.. protégez son sommeil !..

Elle baisse la lampe, embrasse Pons sur le front, et sort sur la pointe du pied. — Demi-nuit.

SCÈNE II

PONS *endormi*, LA CIBOT, REMONENCQ, FRAISIER, ELIE MAGUS. *Moment de silence. — On aperçoit la Cibot à la porte vitrée regardant dans l'intérieur. Elle fait des signes à des personnes placées derrière elle ; puis elle ouvre la porte avec précaution, et vient, une bougie à la main, examiner Pons endormi.*

LA CIBOT, *à voix basse.*

Il dort comme une souche... vous pouvez entrer !.. (*Entrent*

Elie Magus, Remonencq et Fraisier.) Et puis, entre nous, j'ai doublé la dose de la potion calmante !.. c'est égal, ne faites pas de bruit !

ELIE MAGUS, examinant les tableaux.

Oh ! magnifique !

FRAISIER.

Et, d'après votre estimation, combien tout cela vaudrait-il ?

ELIE MAGUS.

En moyenne, chaque chose ici vaut deux mille francs !

FRAISIER.

Ce serait donc environ, d'après le nombre de numéros du catalogue, dix-sept cent mille francs.

ELIE MAGUS.

Non pas pour moi, je ne donnerais pas plus de huit cent mille francs; car, on ne sait pas combien de temps on gardera ça dans un magasin... mais je paierais la somme comptant.

FRAISIER.

Eh bien, écrivez-moi une lettre signée de vous deux par laquelle vous vous engagez à payer neuf cent mille francs comptant la collection de monsieur Pons, et nous verrons à vous faire faire un beau bénéfice.

Exclamations de joie de Magus et de Remonencq.

LA CIBOT.

Ne faites donc pas de bruit, malheureux !

Au bruit de leur exclamation, Pons se réveille, regarde les trois hommes, et se dresse sur sa chaise.

PONS, poussant un cri.

Des voleurs !.. à la garde !.. on m'assassine !.. (Elie Magus et Remonencq se sauvent derrière la porte vitrée. — Fraisier, pétrifié, reste immobile à sa place. — Pons suit des yeux Elie Magus dans sa fuite.) Magus, ici !.. je suis trahi !. Madame Cibot..... (Montrant Fraisier.) quel est cet homme ?

LA CIBOT.

Pardieu ! est-ce que je pouvais le mettre à la porte ?.. monsieur s'est présenté tout à l'heure, au nom de votre famille.

FRAISIER, à part.

Elle est admirable. (Haut-patelin.) Oui, monsieur, je venais de la part de madame de Marville, de son mari, de sa fille, vous témoigner leurs regrets ; ils ont appris fortuitement votre maladie et ils voudraient vous soigner eux-mêmes.

PONS.

Ah ! ah ! ah !. . oui-da !

FRAISIER.

Ils vous offrent d'aller à la terre de Marville pour y recouvrer la santé ; madame la vicomtesse Popinot, la petite Cécile,

que vous aimez tant, sera votre garde-malade... Elle a pris votre défense auprès de sa mère, elle l'a fait revenir de l'erreur où elle était!...

PONS.

Et ils vous ont envoyé, mes héritiers!.. en vous donnant pour guide le plus habile, le plus fin expert de Paris?.. Ah! la charge est bonne!.. vous venez évaluer mes tableaux, mes curiosités, mes tabatières, mes miniatures!.. Evaluez, évaluez!.. mes chers parents n'attendront pas longtemps ma succession, ils m'ont donné le coup de pouce!..

LA CIBOT.

Ah! monsieur, êtes-vous ostiné!..

PONS, *la prenant violemment par le bras.*

Ah! madame Cibot, vous vous dites ma mère, et vous introduisez les marchands, mon concurrent, les Marville ici, pendant que je dors!.. (*Se levant terrible.*) Sortez tous!..

Il pousse la Cibot vers la porte.

FRAISIER, *bas à la Cibot, en sortant.*

Dites qu'il est fou!

Brisé par l'émotion, Pons est près de défaillir.

LA CIBOT, *allant à lui, câline.*

Prenez mon bras, monsieur!... (*Pons la repousse. — Elle le saisit à bras le corps et l'étend sur la chaise longue. Pons est épuisé*). — Calmez-vous donc!) *La Cibot l'examine.* — Là!... il ne peut plus dire ouf!... Sont-ils partis au moins!...

Elle va voir à la porte vitrée, la ferme, puis revient à Pons.

PONS, *exténué.*

Madame Cibot, sont-ils partis?

LA CIBOT.

Qui? partis?

PONS.

Ces hommes?

LA CIBOT.

Quels hommes?... Allons, vous avez vu des hommes! vous venez d'avoir un coup de fièvre chaude, que sans moi, vous alliez passer par la fenêtre, et vous me parlez encore d'hommes!... allez-vous rester toujours comme ça?

PONS.

Comment? là, tout à l'heure, il n'y avait pas un monsieur qui s'est dit envoyé par ma famille?...

LA CIBOT.

Allez-vous m'ostiner encore!... Ma foi, savez-vous où l'on devrait vous mettre?... à *Chalenton!...* vous voyez des hommes?...

PONS.

Elie Magus, Remonencq...

LA CIBOT.

Des imaginations!... pour Remonencq, c'est possible... je l'avais emmené pour me porter n'un seau d'eau, que je n'en puis plus n'aller, moi, n'à aller et venir comme ça!... avec ça, la maladie de mon pauvre homme!... n'en voilà un, le pauvre agneau, qu'est mort, sans me faire toutes les misères que vous me faites, et lui, c'était mon mari, tandis que vous, quoi! vous n'êtes n'un étranger pour moi, que vous ne songeriez pas seulement n'a reconnaître l'amitié de votre pauvre maman Cibot.

PONS.

Il n'y avait personne dans ma chambre, là, tout à l'heure, quand je me suis éveillé?

LA CIBOT.

Personne!... vous aurez vu Remonencq, dans la glace!...

PONS, *complètement abattu.*

Vous avez raison, madame Cibot.

LA CIBOT.

Là donc!... vous voilà raisonnable!... tâchez de rester tranquille, et de dormir un' couple d'heures, car j'ai dit d'envoyer chercher le notaire, monsieur Trognon, comme vous me l'avez dit; un brave homme, voyez-vous, la vraie image du bon Dieu sur la terre!... Je reviendrai avec lui!...

PONS.

Bien!... je l'attends!...

LA CIBOT, *lui donnant à boire.*

Buvez, et soyez sage!... allons, adieu! mon chérubin, restez tranquille, je serai dans un instant à vous.

Elle sort.

SCÈNE III

PONS, *seul.*

Je veux voir le salon!... on me trompe!... on me dévalise!... Schmucke est un enfant qui se laisserait lier dans un sac!... (*Il se lève, prend une bougie, et se traîne jusqu'à la porte de gauche. Il ouvre péniblement la porte, et s'appuie au chambranle.*) Ah!... tout y est bien! oui, toutes les places sont bien occupées comme toujours! (*S'asseyant sur le tabouret de l'orgue, d'où il peut voir dans le salon par la porte entr'ouverte.*) Serait-ce donc un mauvais rêve que j'ai fait?... Il n'y avait donc personne ici, tout à l'heure?... oh! la maladie!... (*Il regarde plus attentivement, tend la tête avec une expres-*

sion d'angoisse vers le salon ; tout à coup il se lève et va regarder de plus près ; dans un accès de violente émotion, la voix s'arrête dans sa gorge, et c'est en râlant qu'il prononce le reste de la réplique.) Ah !... ce Greuze, à la place du Sébastien !... Là... qui a pu?.. (Il entre dans le salon.) et l'Albert Dürer ! ah ! les misérables !... (Sortant du salon.) Dévalisé !... dévalisé !... Oh ! je n'y vois plus !...

Il tombe roide sur le parquet.

SCÈNE IV

PONS, SCHMUCKE.

SCHMUCKE, entrant.

Ah !... mon bon Pons !... Brünner m'a tout dit... (Apercevant Pons étendu par terre. Ah ! (Il court à la lampe et la monte, puis revient vers Pons.) Pons !... (L'appelant.) Pons !... mon ami... mon frère... reviens à toi !... c'est moi !... Schmucke !... (Il couvre de son corps, le cadavre de Pons, il l'embrasse, il tâte son pouls, son cœur.) Le cœur bat !... le cœur bat !... Pons, réponds-moi donc !...

PONS revenant à lui. Il regarde Schmucke, lui envoie un sourire. Faiblement. Sans toi, j'étais mort!

SCHMUCKE.

Pauvre ami ! Il est glacé...

Il le conduit à sa chaise.

PONS.

Mon bon Schmucke !...

SCHMUCKE.

Ne parle pas !... je t'entendrai avec le cœur ! repose !...

PONS.

Pauvre ami !... noble créature !... enfant de Dieu, vivant en Dieu !... seul être qui m'ait aimé !

SCHMUCKE.

Vis, et je deviendrai un lion !... je travaillerai pour deux !...

PONS.

Ecoute, mon bon, et fidèle, et adorable ami !... laisse-moi parler, le temps me presse, car je suis mort !... je ne reviendrai pas de ces crises répétées !... (Schmucke se couvre les yeux et pleure.) On m'a volé, et c'est la Cibot... Avant de te quitter, je dois t'éclairer sur les choses de la vie, tu ne les sais pas... On a pris huit tableaux qui valaient des sommes considérables !

SCHMUCKE.

Pardonne-moi, je les ai vendus !...

PONS.

Toi?

SCHMUCKE.

Moi!... nous étions assignés au tribunal!...

PONS.

Assignés?... Par qui?. .

SCHMUCKE.

Attends.

Il tire l'assignation de sa poche et la présente à Pons.

PONS, avec abattement. — laissant tomber le papier.

Oh!... allons! je soupçonnais bien quelque machination... Mais elle est plus forte que je ne la croyais!... Je vais tendre un piége où la scélérate se prendra!... Mon pauvre ami, tu prends la Cibot pour un ange; c'est une femme qui, depuis un mois, m'assassine dans un but cupide. Je n'ai pas voulu croire à tant de méchanceté chez une femme qui nous avait servis fidèlement pendant quelques années. Ce doute m'a perdu. — Combien t'a-t-on donné des huit tableaux?

SCHMUCKE.

Cinq mille francs.

PONS.

Bon Dieu! ils en valaient vingt fois autant... c'est la fleur de ma collection! (Il s'assied.) Ecoute... je suis sur le bord de ma fosse, je ne me soucie plus que de toi, de toi le meilleur des êtres. Or, je ne veux pas que tu sois dépouillé, car tout ce que je possède est à toi. Il faut te défier de tout le monde! la Cibot est un monstre, je veux te la faire connaître... je l'ai priée de m'indiquer un notaire qui reçoive mon testament... je te la montrerai, les mains dans le sac.

SCHMUCKE.

Mon Dieu! mon Dieu!.. c'est donc vrai qu'il y a des cœurs aussi pervers!..

SCÈNE V

LES MÊMES, BRUNNER, HENNEQUIN, entrant à gauche.

BRUNNER.

Voici, mon cher Pons, mon ami Hennequin, qui s'est mis immédiatement à ma disposition; vous pouvez vous fier à lui, comme à moi-même.

PONS.

Je vous remercie, monsieur!.. Brünner, vous a-t-on vu entrer de la loge?

BRUNNER.

Il n'y avait personne.

PONS.

Dieu soit loué!. la Cibot doit être en ce moment à me chercher un notaire.

HENNEQUIN.

Avez-vous donc, monsieur, quelques raisons de redouter des menées de cette femme?

PONS.

Oui, oui!..

BRUNNER.

En quoi?

PONS.

Mes amis, je vous donnerai des preuves tout à l'heure, sans doute. (Au notaire.) Monsieur, veuillez entrer ici, dans cette chambre, et préparer le testament; je n'aurai plus qu'à le signer; ma volonté expresse est que mon ami Schmucke, mon excellent Schmucke que voici...

SCHMUCKE.

Pons, Pons, ne parle pas de testament, tu me tues!..

PONS.

Tais-toi donc. (Au notaire.) Je veux que Schmucke soit mon légataire universel; et faites, monsieur, un testament inattaquable, et défendez-le, au nom du ciel, défendez-le, ce vieil enfant, car il est bien incapable de se défendre lui-même et il a affaire à une forte partie de gredins!..

HENNEQUIN.

Monsieur, il faut espérer que vous ne serez pas arraché de sitôt à l'affection de votre ami; en tous cas, les intérêts de tous mes clients me sont sacrés, et vous pouvez être certain que les siens seront placés entre bonnes mains!..

PONS.

Merci, monsieur!. cette assurance m'allégera le grand voyage! à tout à l'heure donc!..

Brûnner et Hennequin passent dans la deuxième chambre à droite.

SCÈNE VI

PONS, SCHMUCKE.

Schmucke pleure.

PONS.

Ne pleure pas, Schmucke, ou je me tairai! Et je voudrais encore te parler de nous... Ecoute-moi, cher ami!.. Tu vas bientôt voir madame Cibot à l'œuvre... Elle va m'amener son

notaire, auquel je dicterai un testament annulé par celui que fait en ce moment l'ami de Brünner ; que fera la Cibot, alors?.. tu le verras !.. Ecoute-moi bien, et suis mes instructions à la lettre... m'entends-tu ?

SCHMUCKE.

Oui, je t'entends, mais comme si tu étais à deux cents pas de moi !.. il me semble que je m'enfonce dans la tombe avec toi !

Il lui prend les mains dans les siennes, et fait mentalement une prière.

PONS.

Que marmottes-tu là ?

SCHMUCKE.

J'ai prié Dieu de nous appeler à lui ensemble !..

PONS.

Voyons, écoute-moi, mon bon Schmucke, il faut obéir aux mourants !.

SCHMUCKE.

J'écoute.

PONS.

Dès que le notaire de la Cibot sera parti, j'irai me coucher; Brünner, Hennequin, se tiendront cachés dans ma chambre ; moi-même, je feindrai un profond sommeil ; toi, de ton côté, tiens-toi en observation là, à la porte, (Désignant la première porte de gauche.) et regarde bien ce qui se passera! Tu comprends ?

SCHMUCKE.

Je t'ai compris... tu crois que la scélérate touchera au testament ?

PONS.

Je ne sais pas ce qu'elle fera, mais je suis sûr que tu ne la prendras plus pour un ange, après. Maintenant, fais-moi de la musique, réjouis-moi par quelqu'une de tes improvisations... tu perdras tes idées noires, et tu rempliras cette triste nuit par tes poëmes !..

Schmucke va à l'orgue et joue.

PONS.

Oh ! la belle musique !.. mon bon Schmucke, tu m'ouvres un jour sur le paradis.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA CIBOT, TROGNON.

LA CIBOT, entrant.

Eh bien, eh bien ! de la musique !.. ah ! cher homme du bon

Dieu, qui est-ce qui disait donc que vous étiez si malade !.. N'on pense donc n'encore à la gaudriole!.. (Entre Trognon.) N'allons, n'allons, mon chérubin, voilà monsieur Trognon, le notaire, mais je crois bien que son papier servira pas encore aujourd'hui, pas vrai, monsieur Schmucke?

SCHMUCKE.

Pons a eu une nuit terrible!.. une agitation! . j'ai été obligé de faire de la musique pour le calmer!..

LA CIBOT.

Ah ! saint n'amour d'homme!

PONS.

Laissez-nous, madame Cibot !.

SCHMUCKE.

Oui. . laissez-le, madame Cibot, il a à causer avec le notaire !

LA CIBOT, s'en allant.

Ah! lui aussi, il se mêle de me renvoyer!.

Elle sort en faisant à part un geste de menace ; pendant toute la scène, on la voit reparaître, et observer à la porte vitrée.

PONS, à Trognon.

Monsieur, j'ai malheureusement toutes mes facultés, car je sens que je vais mourir, et par la volonté de Dieu, sans doute, aucune des souffrances de la mort ne m'est épargnée!.. Voici monsieur Schmucke... C'est le seul ami que j'aie sur la terre, et je veux qu'il ait une part importante de ma succession ; dites-moi quelle forme doit avoir mon testament, pour que mon ami, qui ne sait rien des lois, puisse recueillir son legs sans aucune contestation !

TROGNON.

On peut toujours tout contester, monsieur, c'est l'inconvénient de la justice humaine. Mais, en matière de testament, il en est d'inattaquables...

PONS.

Lequel?

TROGNON.

Un testament fait par-devant notaire, en présence de témoins qui certifient que le testateur jouit de toutes ses facultés, et si le testateur n'a ni femme, ni enfants, ni père, ni frère...

PONS.

Je n'ai rien de tout cela, toutes mes affections sont réunies sur la tête de mon cher ami Schmucke.

Schmucke pleurant va s'asseoir à l'orgue et appuie sa tête dans ses mains.

TROGNON.

Si donc vous n'avez que des collatéraux éloignés, la loi

vous laisse la libre disposition de vos meubles et immeubles, et si vous ne les léguez pas à des conditions que la morale réprouve, un testament par-devant notaire est inattaquable. Néanmoins, un testament olographe, en bonne forme, et clair, est aussi peu discutable.

PONS.

Je me décide, pour des raisons à moi connues, à écrire, sous votre dictée, un testament olographe, et à le confier à mon ami Schmucke; cela se peut-il?

TROGNON.

Très-bien. Voulez-vous écrire, je vais dicter.

PONS.

Schmucke, donne-moi la petite table... (Schmucke apporte la table.) Monsieur, dictez-moi tout bas; car on peut nous écouter.

TROGNON.

Dites-moi donc, avant tout, quelles sont vos intentions.

Pons se penche à l'oreille de Trognon. — Puis il écrit sous sa dictée. — Pendant cette scène, Schmucke est retourné à l'orgue et a laissé promener ses doigts sur le clavier.

TROGNON, dictant.

Par ces motifs, je donne et lègue au Roi... pour faire partie du musée du Louvre...

PONS.

Pardon, monsieur, je suis si faible... excusez ma lenteur.

TROGNON.

Ma collection...

PONS, écoutant la musique.

Ah! monsieur! quel artiste!... Ce n'est pas un homme, c'est une âme!... (Se remettant à écrire.) Collection... ça y est...

TROGNON.

A la charge, si le legs est accepté, de faire à mon ami Schmucke, une rente viagère de...

PONS.

Deux mille quatre cents francs... ça y est... (A part.) Je parie que la Cibot est là... (Se soulevant et regardant dans la glace.) Parbleu!... (Appelant.) Schmucke. (Bas.) Regarde donc dans la glace!... la vois-tu? Allons, allons, je la tiens.

Il continue à écrire sous la dictée de Trognon.

SCHMUCKE.

C'est vrai!... elle épie!... Oh Dieu!... c'est donc vrai!

PONS.

Ah!... c'est bien du travail pour un moribond, cela, monsieur!... Enfin, maintenant, je suis tranquille!... Là!... voici

qui est fait!... ouf!... comme je vais bien m'endormir tout à l'heure... (A part.) du sommeil sans réveil!...

TROGNON.

Cachetons maintenant.

PONS.

Oui!...

Il cachette.

TROGNON, dictant.

Sur l'enveloppe : Ceci est mon testament!...

PONS.

Merci, monsieur. Schmucke, prends ce pli, mon bon Schmucke, quand je serai mort, tu l'ouvriras!... Maintenant, mets-le en lieu de sûreté... (Bas.) Mets-le ostensiblement dans le tiroir du secrétaire... et la clef sous le socle de la pendule. Bien!... adieu, monsieur! je n'ose vous dire au revoir!... Allons, Schmucke, viens coucher ton vieil enfant.

Il sort, conduit par Schmucke dans la chambre de droite. — Dans le trajet il montre encore du doigt à Schmucke la glace où se reflète la Cibot. — Du pas de la porte il envoie un dernier adieu au notaire. — Lorsque Trognon va pour sortir, il est arrêté par la Cibot qui paraît tout à coup.

LA CIBOT.

Eh bien! monsieur, monsieur Pons a-t-il pensé à moi?...

TROGNON.

Vous ne vous attendez pas, ma chère, à ce qu'un notaire trahisse les secrets qui lui sont confiés!... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y aura bien des cupidités déjouées, et bien des espérances trompées. Monsieur Pons a fait un beau testament, plein de sens, un testament patriotique que j'approuve fort.

Il sort.

LA CIBOT.

Un testament patriotique. Qu'est-ce qu'il veut dire avec son testament patriotique?... C'est-il qu'il m'aurait fait un viager? Monsieur Fraisier va bien me dire cela! Voyons, le testament est là... et le vieux Schmucke a mis la clef ici... bon...

SCHMUCKE, rentrant.

Chut!.. Madame Cibot!. pas de bruit!. Pons dort!

LA CIBOT.

Pardié, je le crois bien qu'il s'endort! il se met dans de tels états!... il est méchant comme un âne rouge!.. c'est sa maladie, car en santé, c'est un vrai mouton!...

SCHMUCKE.

Moi-même, je suis brisé!.. J'ai bien besoin d'un peu de repos!...

LA CIBOT.

Mais n'allez donc vous coucher, mon petit fiston !... que voulez-vous ?.. Votre ami, c'est un égoïste, il ne voit que lui !.. voyons, dort-il seulement ?

SCHMUCKE.

Chut! chut!... oh ! laissez-le dormir !... (*Montrant par la porte entr'ouverte Pons à madame Cibot.*) Voyez donc comme il repose !..

LA CIBOT.

Ah ! le pauvre cher homme ! Reposez, mon chérubin, reposez ! allons, mon petit père Schmucke, allez reposer aussi, vous !.. Est-ce que la maman Cibot n'est pas là ?...

SCHMUCKE.

Bonsoir, ma bonne madame Cibot !..

LA CIBOT.

Bonsoir, n'amour d'homme !

Schmucke sort par la chambre de gauche.

SCÈNE VIII

LA CIBOT, FRAISIER.

LA CIBOT, *seule.*

Encore un qui n'est pas à craindre !... Il va tomber de sommeil comme une masse; n'allons, n'allons, tout s'arrange, et monsieur Fraisier ... (*Allant à la porte vitrée.*) Monsieur Fraisier !... entrez donc, il n'y a pas de danger !... allez doucement !...

FRAISIER.

Vous l'avez ?...

LA CIBOT.

Dans un instant, nous aurons mis la main sur le nid !... croyez-vous donc que j'ai la berlue ? (*Elle va chercher la clef sous la pendule.*) Voilà la clef, d'abord... c'est ici !... (*Elle va au secrétaire et l'ouvre avec la plus grande précaution.*) Pas le plus petit bruit !... on dirait que ça me connaît !..

Elle cherche le testament

FRAISIER, *à part.*

Demain je dîne chez les de Marville... moi, le pauvre petit avoué révoqué... au dessert, monsieur de Marville me donnera sa procuration !... allons, je tiens bien ces gens-là !...

LA CIBOT.

Le voilà !.. (*Lisant sur l'enveloppe.*) Ceci est mon testament...

FRAISIER.

Il est cacheté, naturellement ?..

LA CIBOT.

Malheureusement oui !...

5.

FRAISIER.

N'importe, je m'y attendais!.. (Il fait chauffer à la bougie un fil de laiton qu'il tire de sa poche, et fait sauter le cachet.) Mon Dieu! c'est un crime de soustraire un testament, mais c'est un simple délit de le regarder?.

LA CIBOT.

Eh bien?

FRAISIER.

Retournez à votre poste, car, s'il s'éveillait, il faut qu'il vous trouve là!..

La Cibot se place devant la porte à droite.

LA CIBOT.

J'ai des fourmis dans les jambes.

FRAISIER, après avoir lu. — A part.

Ah! c'est la ruine!.. la ruine de toutes mes espérances!..

LA CIBOT, s'approchant de Fraisier.

Eh bien?

FRAISIER.

Votre monsieur donne tout au Musée, à l'État!.. or, on ne peut plaider contre l'État! Le testament est inattaquable. Nous sommes ruinés, dépouillés!

LA CIBOT.

Que m'a-t-il donné?

FRAISIER.

Deux cents francs de rente viagère!..

LA CIBOT.

La belle poussée!.. mais c'est un gredin fini!

FRAISIER.

Enfin, allez voir, je vais remettre le testament de votre gredin dans l'enveloppe.

LA CIBOT.

Dieu de Dieu!.. ah ben, vrai!.. n'en v'là de l'ingratitude!

FRAISIER, il se retourne, tire de sa poche une feuille de papier blanc, la plie et la met dans l'enveloppe, puis il met le testament dans sa poche. — A part.

Je disais bien à madame de Marville qu'un homme intelligent trouvait toujours moyen de réparer les désastres!.. là!.. une feuille de papier blanc ici... plus de testament!.. et le testament dans ma poche, ce qui me fera une arme utile, au cas où madame de Marville ne tiendrait pas ses promesses.

LA CIBOT.

C'est fait?

FRAISIER, lui remettant l'enveloppe.

Voyez !...

LA CIBOT.

On n'aperçoit pas la moindre trace !... ah ! vous vous y entendez

FRAISIER, modestement.

Quelque intelligence !...

LA CIBOT, tournant le testament entre ses mains.

Eh bien ?... mon cher monsieur Fraisier ?

FRAISIER.

Ah ! ça vous regarde !... Moi, je ne suis pas héritier, mais si j'avais les moindres droits à cela...

LA CIBOT.

Que feriez-vous ?...

FRAISIER, bas.

Il y a du feu dans la cheminée !...

Fausse sortie.

LA CIBOT.

Au fait, il n'y a que vous et moi qui saurons cela !...

FRAISIER.

On ne peut jamais prouver que le testateur n'a pas détruit son testament.

LA CIBOT.

Et vous ?

FRAISIER.

Moi ? — Si monsieur Pons meurt sans testament, je vous assure cent mille francs !...

LA CIBOT.

Ah ! bien oui !... oui ! on vous promet des monts d'or et quand on tient les choses on vous carotte.

FRAISIER.

Faites ce que vous voudrez !...

LA CIBOT.

Dam !... alors vous me conseillez...

FRAISIER.

Moi ? je ne vous donne pas de conseil...

LA CIBOT, à part.

Ah ! petite vipère !...

FRAISIER.

Je me sauve !... il ne faut pas, dans votre intérêt, que l'on m'ait vu dans l'appartement... Nous nous retrouverons dans votre loge !... (Sur le pas de la porte, à part.) Elle le brûlera...

Il sort.

SCÈNE IX

LA CIBOT, PONS, SCHMUCKE, BRUNNER, OLGA, HENNEQUIN.

LA CIBOT, seule.

Ce serpent, qui a peur de se compromettre!... Cent mille francs!... Au fait, qui ne risque rien, n'a rien!... N'est-ce pas toute justice d'abord, de réparer l'ingratitude de ce vieux grigou. (Elle hésite quelque temps, puis elle approche de la cheminée et s'apprête à jeter le testament au feu. — En ce moment entre, par la deuxième porte de droite, Pons soutenu par Brünner et Olga ; derrière lui vient Hennequin ; par la première porte de gauche s'avance Schmucke qui arrive sans bruit, jusque auprès de la Cibot, et la saisit par le bras. — La Cibot, plongée dans ses réflexions, ne s'aperçoit de l'entrée de tous les personnages que lorsqu'elle se sent saisie par Schmucke. — Elle pousse alors un grand cri et se jette à genoux.) Ah!

SCHMUCKE.

Misérable!...

PONS, riant à se tordre.

Ah! ah! ah! mes amis!... Croyez-vous maintenant à ce que je vous disais?

LA CIBOT, éclatant en sanglots.

Mon bon monsieur Pons, ne me perdez pas!.. pardonnez-moi!... c'est pure curiosité!... mon bon monsieur Pons!... c'est le défaut des femmes, vous savez!... Mais je n'ai su comment faire pour lire votre testament, et je le rapportais!...

SCHMUCKE, la saisissant par les épaules et la repoussant.

Sortez!... sortez! vous dis-je!...

LA CIBOT, elle se redresse de toute sa hauteur et lance un regard haineux à Schmucke et à Pons, et sort fièrement comme une reine outragée. — A part, en sortant.

Qu'est-ce que ça me fait? j'ai toujours soixante-trois mille francs qui ne doivent rien à personne.

Pons, riant toujours, s'affaisse sur lui-même, sur sa chaise. — On l'entoure. — Pendant que tout le monde est occupé autour de lui, la Cibot qui les guette et qui s'aperçoit de l'inattention générale, décroche un petit tableau, le cache sous son tablier.

PONS, riant.

Ah! ah! ah!... une bonne farce, n'est-ce pas!.. Dieu! que le monde est laid!

LA CIBOT.

Le bijou, comme l'appelait Elie Magus!.. allons-y donc, gredins!.. Elle sort.

PONS.

A mesure qu'il parle sa voix s'étrangle, et il finit par ne plus pouvoir articuler un son.

Je suis plus heureux que vous! je vais... dans un monde... où les Cibot n'entrent pas!..

SCHMUCKE, se précipitant sur lui et l'embrassant.

Pons, Pons.

PONS.

Nous... nous... verrons... là-haut!.. Schmucke!... (Il indique l'orgue. Schmucke y court, et joue fièvreusement une mélodie. Pons écoute avidement. Il se relève un peu, pour mieux entendre. Il est soutenu par Olga d'un côté, et Brünner de l'autre.) Ah!.. les concerts célestes!.. les splendides clartés... (Pons prend la main d'Olga, la met dans celle de Brünner et presse Olga contre sa poitrine en l'embrassant. Alors il regarde fixement Schmucke, tend les bras vers lui, et poussant un dernier soupir, meurt en prononçant le nom de son ami.) Schmucke!.. ah!..

Il meurt.

OLGA.

Ah!

SCHMUCKE, montrant Pons à Brünner.

Brunner, il dort, n'est-ce pas?..

BRUNNER, tâtant le pouls.

Mort!..

Tous s'agenouillent.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au quatrième acte ; au milieu, grande table recouverte d'un tapis vert. Des siéges sont préparés tout autour de l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE MARVILLE, assise sur la chaise longue ; près d'elle MADAME CARDOT, FRAISIER, debout près d'elle ; BERTHIER, LE COMTE POPINOT, debout derrière la chaise longue. — La table vide au milieu.

FRAISIER, bas à madame de Marville.

Réjouissez-vous, madame, voici l'instant du triomphe !

MADAME DE MARVILLE.

Triste triomphe que celui qu'on remporte sur une tombe, mon cher monsieur Fraisier... (Bas.) Vous êtes bien sûr qu'il n'y a rien à craindre ?...

FRAISIER.

Plût au ciel, madame, que j'eusse en perspective un héritage aussi sûr !

MADAME DE MARVILLE, caressante.

Vous savez que vous pouvez compter sur nous !

MADAME CARDOT.

Chère madame, toutes ces belles choses vont donc être à vous?

BERTHIER.

Vous allez posséder des trésors !

MADAME DE MARVILLE.

Oh ! mon Dieu, je n'en sais rien !

FRAISIER.

Vous en serez sûre tout à l'heure, madame... Voici midi, on va procéder à l'ouverture du testament.

MADAME DE MARVILLE.

Etant les seuls parents de ce pauvre Pons, nous avons bien quelques droits.

MADAME CARDOT.

Et puis vos bontés pour lui...

MADAME DE MARVILLE.

Il nous aimait beaucoup, c'était un homme charmant, plein d'esprit, original, et, avec cela, beaucoup de cœur.

MADAME CARDOT.

Cela vous viendra bien à point pour remplacer la dot de Cécile...

Midi sonne.

FRAISIER.

Voici monsieur le juge de paix!... si vous le voulez bien. nous allons ouvrir ce testament... (Il va à la porte de droite. — Appelant.) Monsieur Schmucke!

SCÈNE II

LES MÊMES, SCHMUCKE, soutenu par OLGA, LE JUGE DE PAIX, LA CIBOT, REMONENCQ, à la porte vitrée.

SCHMUCKE.

Ne me quitte pas, Olga! ne me quitte pas! Tous ces gens-là ont des visages de tigres!...

OLGA.

Non, je ne vous quitterai pas, mon bon Schmucke!

SCHMUCKE.

Je n'y vois plus... je sens la mort en moi! Dieu me fera la grâce de m'unir dans la tombe à mon ami, et je l'en remercie!...

MADAME DE MARVILLE, apercevant Olga. — Avec dégoût.

Ah! cette fille!...

LE JUGE DE PAIX.

C'est à vous, monsieur, que monsieur Pons a confié son testament?

SCHMUCKE.

Oui, monsieur. Le voici.

LE JUGE DE PAIX, à Fraisier, montrant Schmucke.

Monsieur est-il le frère, le fils, le père du défunt?

SCHMUCKE.

Je suis tout cela, et plus... je suis son ami.

FRAISIER, souriant.

Peut-être l'héritier?

SCHMUCKE.

L'héritier!... Tout m'est égal au monde! Avez-vous fini

avec moi?... Laissez-moi partir!... Vous voyez bien que c'est un supplice encore que vous m'infligez là...

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, nous apprécions et respectons votre douleur!... mais il est des formalités auxquelles je n'ai pas le droit de vous soustraire... Où sont les parents de monsieur Pons?...

SCHMUCKE, montrant les tableaux.

Les voilà tous!... jamais ceux-là n'ont fait souffrir mon bon Pons!... voilà tout ce qu'il aimait avec moi!

FRAISIER.

Cet homme est fou, vous le voyez bien, monsieur le juge de paix!... Madame de Marville, ici présente et autorisée par son mari, cousin-germain de monsieur Pons, représente la famille.

LE JUGE DE PAIX.

Bien, monsieur!... nous allons prendre connaissance du testament.. (Il prend l'enveloppe et lit.) L'enveloppe porte cette suscription: « Ceci est mon testament.. » (Il l'ouvre et déplie la feuille.) Ah! une feuille blanche!...

TOUS.

Ah!...

MADAME DE MARVILLE.

Voilà bien une imagination d'artiste.. quelle originalité! .. (A Berthier.) Jusqu'au dernier moment, ce drôle de corps a voulu jouer le rôle de mystificateur!

FRAISIER.

Monsieur Pons meurt donc sans testament, donc l'héritage revient de droit à la famille représentée par madame de Marville!

LE JUGE DE PAIX.

C'est juste!...

Tout le monde s'empresse autour de madame de Marville.

MADAME DE MARVILLE.

Pauvre cousin!... Du reste, je devais m'y attendre, il avait déclaré solennellement que la petite Cécile, ma fille, qu'il aimait tant, serait sa seule héritière; or, Cécile, c'est moi...

LA CIBOT, à part.

Eh bien?... Et mes deux cents francs de viager?

Elle s'avance dans la chambre, derrière le groupe.

SCHMUCKE.

Est-ce enfin terminé, tout cela?... Laissez-moi partir!... Olga, ma petite Olga, viens, emmène-moi!... Je suis dans une nuit profonde, ne me quitte pas, éclaire-moi! ...

OLGA.

Pauvre cher ami!... Venez, venez!

FRAISIER.

Pardon, monsieur Schmucke... Tout étant légal en cette affaire, parfaitement clair et naturel, nous allons obtenir immédiatement l'entrée en possession!... Je vous conseille de désigner tout de suite ce qui vous appartient dans cet appartement que vous occupiez en commun avec monsieur Pons, et de le faire enlever!... nous ne nous y opposons pas!

MADAME DE MARVILLE.

Voyons!... ne serait-ce pas de la cruauté, monsieur Fraisier, que de hâter ainsi le départ de monsieur?... songez-donc qu'il était l'ami de notre cher Pons!

SCHMUCKE, regardant avec haine madame de Marville. — A part..

Oh! vipère!... Elle l'a tué avec son venin, et... (Haut, fièrement.) Je m'en irai! je n'ai ici que mes habits!... Ah! l'orgue aussi est à moi!...

FRAISIER, à la Cibot.

Madame, vous ferez mettre cet orgue sur le palier.

MADAME DE MARVILLE.

Mais où irez-vous, mon brave homme?...

SCHMUCKE.

Que vous importe?... A la grâce de Dieu!... qu'importe où l'on meurt?... j'enverrai chercher mes pauvres affaires!...

SCÈNE III

LES MÊMES, BRUNNER, HENNEQUIN.

BRUNNER, entrant par la droite avec Hennequin.

Schmucke, restez, je vous prie!...

TOUS, étonnés se levant.

Ah!

MADAME DE MARVILLE.

Monsieur Brünner!

BRUNNER.

Lui-même, madame, bien à votre service!...

MADAME CARDOT, a madame de Marville.

Eh! mais, n'est-ce pas le noble étranger qui a refusé Cécile?...

MADAME DE MARVILLE.

Ah! monsieur, c'est un peu bien hardi à vous de vous présenter devant une famille outragée par vos procédés!... en vérité, cela dépasse les bornes de l'impudence!

BRUNNER.

L'impudence, madame, ne consisterait-elle pas dans cette infâme et navrante comédie de la mort que vous avez jouée ici, et dont monsieur (Il désigne Fraisier.) vous a si habilement préparé le dénouement?

Geste furieux de Fraisier.

TOUS.

Quoi?.

MADAME CARDOT, à Popinot.

Comte, ceci devient plus intéressant!

MADAME DE MARVILLE.

Sortez, monsieur, sortez de chez moi!..

BRUNNER, éclatant.

De chez vous?. En êtes-vous bien sûre?..

MADAME DE MARVILLE.

Monsieur!.

BRUNNER.

Oui!.. En êtes-vous bien sûre, madame?.. vous qui, de blessure en blessure, avez conduit Pons à la tombe; vous qui avez lâchement assassiné ce juste, qui l'avez brisé comme on brise un jouet trop vieux, et n'avez eu pitié ni de sa vieillesse, ni de ses douleurs! (A Fraisier.) Vous qui n'avez pas craint de violer son agonie pour vous assurer — pour voler son héritage!

MADAME DE MARVILLE, avec un sourire de dédain.

Oh!..

BRUNNER.

N'avez-vous donc pas pensé, fourbes sans cœur, qu'il vient une heure où tout s'expie?.. Tenez, madame, (Montrant la chaise-longue.) c'est ici... à la place même que vous occupez, que Pons est mort en vous maudissant.

Mouvement d'horreur de madame de Marville qui se lève.

MADAME DE MARVILLE.

Messieurs, messieurs, cet homme m'insulte!..

Tout le monde s'éloigne d'elle.

BRUNNER.

Dieu venge les innocents, madame!.. Voyez-vous ce pauvre homme qui préférerait à des palais une place dans la tombe même de son ami, ce vieillard que vous bannissez, que vous jetez nu sur la route, loin de tout ce qui lui rappelle la seule affection de sa vie, en lui disant: va pleurer et mourir ailleurs!. Eh bien, madame, c'est ce pauvre homme qui se relève dans son droit et qui vous crie: sortez d'ici,

sortez de chez moi, madame, et ne bravez pas plus longtemps l'ombre de ce martyr dont vous avez été les bourreaux.

MADAME DE MARVILLE.

Monsieur, vous êtes fou!..

BRUNNER, désignant Hennequin.

Demandez-le donc, madame, à maître Hennequin, notaire, qui a reçu le testament de monsieur Pons!...

HENNEQUIN, sortant le testament de sa poche.

Voici, madame, un testament en bonne et due forme, qui institue monsieur Schmucke légataire universel.

Étonnement général. — Les hommes prennent leurs chapeaux. Madame Cardot rit avec Popinot.

FRAISIER.

Nous plaiderons!

HENNEQUIN.

Ah! vraiment?...

FRAISIER.

Monsieur, qui a su faire faire à son profit un testament par-devant notaire, doit bien s'attendre à quelque résistance de la part de la famille; nous verrons, monsieur, qui l'emportera, de la fraude, de la corruption ou de la famille.

HENNEQUIN, prenant Fraisier à part, avec autorité.

Monsieur, voulez-vous répondre devant la justice de la soustraction d'un premier testament?

FRAISIER.

Monsieur!...

HENNEQUIN, le regardant en face.

Allons, ne niez pas!... nous sommes quatre ici qui avons vu!... Que pourrait faire contre le témoignage de quatre honnêtes gens la dénégation d'un coquin?

FRAISIER, suppliant.

Oh!... ne me perdez pas!

MADAME DE MARVILLE.

Eh bien, monsieur Fraisier?

FRAISIER.

Hélas! madame, le testament est inattaquable; il faut y renoncer!...

MADAME DE MARVILLE.

Je devais m'attendre de votre part, monsieur, à être engagée en des affaires véreuses.

FRAISIER.

Madame!...

MADAME DE MARVILLE, avec hauteur, s'éloignant de lui.

Ah! monsieur!... j'espère bien que vous ne me connaissez plus à partir de ce moment...

LA CIBOT, prenant la main de Remonencq.

Ah ! c'est y ça qu'est bien fait !... toutes ces canailles-là !

REMONENCQ.

Je vous dis que dans tout ça, il n'y a encore que nous d'honnêtes.

Madame de Marville va pour sortir. Elle jette un air de dédain sur le groupe formé par Schmucke, Brünner et Olga. — Paraît un agent de police qui d'un geste empêche tout le monde d'aller plus avant. Le docteur Poulain entre avec lui. Derrière on aperçoit d'autres agents.

FRAISIER, épouvanté.

Ah ! je suis perdu !

L'AGENT.

Le nommé Remonencq et la femme Cibot sont ici ?

SCHMUCKE, vivement.

Oui, oui ! Les voici !...

Il les désigne à l'agent qui s'avance vers eux et les saisit.

L'AGENT.

Au nom de la loi, je vous arrête.

LA CIBOT, et REMONENCQ.

Ah ! mon Dieu ! et pourquoi ?...

L'AGENT.

Vous êtes accusés d'avoir empoisonné le nommé Cibot, concierge... votre mari, madame !

Cris d'horreur de tous les assistants. L'agent emmène les accusés. Tout le monde sort épouvanté, laissant Schmucke, Brünner et Olga.

SCHMUCKE.

Mon bon Pons !... tu es vengé !...

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Ponsard et les deux écoles, com. en 1 acte en vers ... 1 »
Le Temple du célibat, scènes de la vie de garçon, en 1 acte ... 1 »
L'Épreuve villageoise, opéra com. en 2 a. 1 »
Les Deux bébés com. en 1 acte ... 1 »
Au pays des âmes, scène dramatique .. 1 »
Le Passeur du Louvre, drame en 5 actes. » 50
La Belle aux yeux d'émail, com.-vaud. 1 a. 1 »
Le Départ, scène en vers ... » 50
Pour les blessés, scène en vers ... » 50
Bonjour bon an, scène en vers ... » 50
A Molière, scène en vers ... 1 »
Le Sapeur et la maréchale, com. en 1 a. 2 »
L'Aile du Corbeau, fantaisie en 1 acte. 1 »
Marceline, drame en 4 actes ... 2 »
Les Trois chapeaux, comédie en 3 actes 2 »
La Sainte-Lucie, pièce en 1 acte ... 1 »
La Queue du chat, féerie en 24 tableaux » 50
Le Puits qui chante, féerie en 3 actes. » 50
Les Baisers d'alentour, com. en 1 acte. 1 »
Erostrate, opéra en 2 actes ... 1 »
Une visite de noces, com. en 1 acte ... 1 50
Les Finesses de Carmen, com. en 1 acte. 1 »
Un mauvais caractère, com. en 3 actes 2 »
Le Gendre du colonel, com. en 1 acte. 1 »
Les Hommes sont ce que les femmes les font, comédie en 1 acte ... 1 »
La Princesse Georges, pièce en 3 actes. 2 »
Tricoche et Cacolet, pièce en 5 actes .. 2 »
Boule-de-Neige, opéra-bouffe, 3 actes ... 2 »
Christiane, comédie en 4 actes ... 2 »
Sous le même toit, comédie en 1 acte . 1 »
Une mère, drame en 4 actes ... 2 »
Mlle Aïssé, drame en 4 actes, en vers. 2 »
Le Roi Carotte, opéra-bouffe-féerie en 4 actes ... 2 »
Le Docteur Rose, opéra bouffe en 3 actes 2 »
La Revue en ville, fantaisie en 3 tabl... 1 50
Le Coupé du Docteur, comédie en 1 acte 1 »
Ulm le Parricide, drame en 5 a. en vers 2 »
Madame attend Monsieur, com. en 1 a. 1 50
L'Autre motif, comédie en 1 acte ... 1 50
Le Spectre de Patrick, drame fantastique 5 actes ... 2 »
Paris chez lui, comédie en 3 actes ... 2 »
Fleur du Tyrol, vaudeville en 1 acte ... 1 »
Les Chevaliers de l'honneur, com. en 4 a. 2 »
Rabagas, comédie en 5 actes ... 2 »
Un entr'acte de Rabagas, à propos en 1 acte ... 1 »
Les Griffes du diable, pièce fant. en 3 a. » 50
La Timbale d'argent, op.-bouffe, 3 actes 2 »
L'Hirondelle, comédie en 1 acte ... 1 »
La Tribune mécanique, fant. en 1 acte 1 »
Djamileh, opéra-comique en 1 acte ... 1 »
Les Tyrannies du colonel, com. en 3 a. 2 »
Le Presbytère, drame en 3 actes ... 1 50
Marcel, drame en 1 acte ... 1 »
La Princesse jaune, opéra-com., 1 acte. 1 »
L'Invalide, comédie en 1 acte ... 1 »
Tue-la ! scène de la vie conjugale en 1 a. 1 »
Ne la tue pas ! conférence, fant. en 1 a. 1 »
Les Vieilles filles, comédie en 5 actes ... 2 »
La Dame d'en face, comédie en 1 acte. 1 »
Le Réveillon, comédie en 3 actes ... 2 »
La Crémaillère, com. 1 acte, en vers ... 1 »
Papignol candidat, comédie en 3 actes. 2 »
Une heure en gare, comédie en 1 acte .. 1 »
A chacun son bien, comédie en 1 acte. 1 »
Pierre Maubert, drame en 1 acte ... 1 »
Patrie ! drame en 5 actes ... 1 »
Le Tour du cadran, folie-vaud. en 5 a. 2 »
La Salamandre, comédie en 4 actes ... 2 »
L'Ami des bêtes, extravagance en 1 acte 1 »
Les Remords de Pinchinat, com. en 1 a. 1 »
Les Marionnettes de Justin, com. en 2 a. 1 50
Le Centenaire, drame en 5 actes ... 2 »
La Gueule du loup, comédie en 4 actes 2 »
E. H., comédie-vaudeville en 1 acte ... 1 50
Hélène, tragédie bourgeoise, 3 a., en vers 4 »
Les Trois amants, comédie en 2 actes .. 2 »
Le Fantôme rose, comédie en 1 acte ... 1 »
Les Deux reines de France, drame en 4 actes, en vers ... 2 »
Les Sonnettes, comédie en 1 acte ... 1 50
La Clé de ma caisse, comédie en 1 acte 1 »
La Revue n'est pas au coin du quai, revue de l'année 1872, en 4 tableaux. 1 50
Mon mari me l'a permis, com. en 1 a. 1 »
Madame Turlupin, op.-comiq. en 2 a. 1 »
La Vie brûlée, comédie en 2 actes ... 1 »
Gilbert, comédie en 3 actes ... 2 »
Les Ennemis de la maison, comédie en 3 actes, en vers ... 2 »
La Cocotte aux œufs d'or, grande féerie parisienne en 3 actes ... » 50
Un Monsieur en habit noir, com. en 1 a. 1 »
La Coupe du roi de Thulé, op. en 3 a. 1 »
La Barbe d'un marié, comédie en 1 a. 1 »
La Femme de Claude, pièce en 3 actes .. 4 »
Plutus, comédie en 2 actes, en vers ... 2 »
Le Chien des Cuirassiers, scène en vers. 1 »
La Mariée de la rue Saint-Denis, folie-vaudeville, 3 actes ... » 50
Le Trône d'Écosse, opéra-bouffe, 3 actes. 2 »
Campaspe, drame en 1 acte, en vers ... 1 »
L'Acrobate, comédie en 1 acte ... 1 50
Ma cousine, comédie en 1 acte ... 1 »
La Guzla de l'Émir, opéra-com., 1 acte 1 »
Le Roi Candaule, comédie en 1 acte ... 1 50
La Veuve du Malabar, opéra-bouffe, 3 a. 2 »
Le Grelot, opérette en un acte ... 1 50
Le Roi l'a dit, opéra-comique en 3 actes 2 »

Boulogne (Seine). — Imp. Jules BOYER et Cie